LE MAGAZINE du

AOÛT & SEPT. 1943

Cinéma

MONTRÉAL 10¢ ET DE LA RADIO

VIENT DE PARAITRE

LA RANÇON

Roman Canadien inédit

Par Ubald Paquin

Ubald Paquin, dans **La Rançon,** avoue s'être inspiré de Mauriac. C'est certes là un modèle dont il n'a pas à rougir. Il ne s'agit d'ailleurs pas d'une imitation de l'éminent écrivain français, mais bien d'une similitude de procédé, qui consiste à surbordonner l'intrigue à une foule d'observations, de réflexions, que provoquent à mesure qu'on avance dans l'oeuvre les gestes et les paroles et les pensées des personnages.

La Rançon est une oeuvre simple, sans prétention, mais qui porte en elle un message. On y voit comment une faute peut empoisonner toute une vie, par ailleurs admirablement remplie, et comment, malgré toutes les années écoulées, l'expiation vient, inéluctable. En plus de raconter un drame morale. Ubald Paquin multiplie les observations directes et justes de la vie canadienne. Certains tableaux sont familiers et attachants.

F. X. Lafortune

"Le Jour"

Prix: 25c - - - - - - Par malle: 30c

EDITIONS EDOUARD GARAND

1425 Sainte-Elisabeth

MONTREAL

LAncaster 6586

Maison fondée en 1921

Le Magazine du CINÉMA et de la Radio

BERTHIEVILLE VOL. X No. 6 — AOUT—SEPT 1943

LE COEUR DE LA FRANCE

Le dernier film tourné en France a été terminé seulement trois jours avant que l'armée allemande ne passe sous l'Arc de Triomphe.

Les agents de Goebbels savaient déjà que le film était prêt à être montré sur l'écran. Ils brulèrent la pellicule et les copies du film, mais ils ignoraient qu'une deuxième pellicule avait été cachée.

Cette pellicule est arrivée aux Etats-Unis le printemps dernier après un voyage mouvementé.

Comme le raconte le directeur Paul Graetz, deux fidèles employés de la compagnie qui tourna le film emportèrent la pellicule précieuse jusqu'à la frontière d'Espagne, au milieu de routes encombrées de civils fuyant la Luftwaffe.

Leur auto fut démolie, mais grâce à un paysan ami, ils enfouirent les boites d'étain contenant le film dans un jardin potager.

Ce n'est que lorsque M. Graetz eut rallié New-York qu'il put donner les instructions voulues pour faire passer le film à l'étranger.

Les boites parvinrent en Amérique par des chemins détournés, car P. Laval savait aussi que le film existait et il voulait mettre la main dessus. Laval avait aussi sa police secrète et il fallut beaucoup d'ingéniosité pour empêcher le collaborateur de Hitler de mettre la main sur ce film.

Ce film raconte l'histoire d'une typique famille française depuis 1871, à partir du Siège de Paris, jusqu'à 1940 alors que la France était encore sous la menace du Boche.

Les auteurs montrent l'Allemagne comme l'ennemi traditionnel de la France et laissent voir comment les Français amants de la paix n'ont jamais su se préparer à résister à cet ennemi dont la raison de vivre est de faire la guerre.

Dans ce film, Charles Boyer agit comme narrateur et les principaux acteurs sont Raimu, Louis Jouvet, Michèle Morgan, Suzy Prim et Lucien Natanson.

Espérons que ce film sera montré au Canada afin de démontrer aux défaitistes que la France ne meurt pas.

FUTURES MAMANS

Parmi les futurs mamans de la ville étoilée d'Hollywood, mentionnons Brenda Marshall, femme de Bill Holden; Gene Tierney, femme d'Oleg Cassini; Teresa Wright, femme de Niven Busch et Pat Paterson, femme de Charles Boyer.

GLENN FORD EST HEUREUX

Le sergent de marine Ford a été au comble du bonheur, l'autre jour, quand il a reçu la visite d'Ellie Powell, la femme qu'il aime. Ils ont pu se parler pendant 45 minutes au parloir du camp. C'est tout le temps qui leur fut alloué et pourtant Ellie Powell dut faire neuf heures de chemin de fer pour aller voir son fiancé. Ford a dit que, dès qu'il sera casé en quelque part, il se mariera.

UN BON CUISINIER

Bill Eythe est un jeune premier fort joli garçon, mais dont on ignorait le talent de chef. Il adore préparer de bons plats et, comme il est expert dans les apprêts, on l'invite partout afin de savoir comment utiliser les restes de viande.

SALUT A UN SOLDAT

En dépit des magnats du film à Hollywood qui voulaient garder pour eux Clark Gable en prétextant qu'il servirait mieux son pays en tournant des films qu'en revêtant l'uniforme l'acteur fit comprendre dès le printemps de 1942 qu'il préférait s'enrôler. Il est maintenant lieutenant. Il est arrivé aux examens le 700e sur 2,600 aspirants au titre d'officier, ce qui n'est pas mal pour un homme qui a eu 43 ans en février dernier. En dépit du fait qu'il n'avait pas étudié des manuels depuis bien des années, Gable se mit résolument à l'étude. Il rééduqua sa mémoire, se fit à la rude vie des camps et son goût de la mécanique lui facilita la tâche.

De Miami, Gable apprit l'art du canonnier à bord de bombardiers à quatre moteurs.

Seize jours après être débarqué en Angleterre, il survola Anvers à bord d'une Forteresse Volante.

Il apporte le plus fier démenti à ceux qui croyaient que Clark Gable n'était bon qu'à jouer des rôles d'officier de salon.

SUR QUATRE NOTES

Errol Flynn présenta au Mocambo Miss Stratosphère qui n'est autre que Nora Eddington, mannequin...

Red Skelton, qui d'ordinaire n'est pas noctambule, a fait la tournée des boites de nuit avec Muriel Morris...

John Wayne passe tous ses moments de loisir sur sa ferme pour nourrir les troupes...

Jeannette MacDonald a converti un châle Paisley en un manteau court pour le soir qu'elle porta lors de sa tournée d'opéra au Canada...

PAYNE N'A PAS DE PEINE!

Johnny Payne, maintenant aviateur, a obtenu un congé coïncidant avec son anniversaire de naissance et June Havoc lui aida à "mouiller ça" chez Ciro... mais non pas au sirop! Ciro est une boite de nuit. Son ex-amie Jane Russell arrêta à sa table pour le féliciter mais refusa d'être photographiée avec lui, car son mari Bob Waterfield est du type jaloux.

Le lendemain, Johnny prit rendez-vous avec Elyse Knox. Payne versa un large pourboire à l'ouvreuse qui confessa que Johnny était très généreux.

IL NE PESE PLUS QUE 258 LIVRES

Laird Cregar, qui faisait plier la balance à 328 livres, ne pèse plus que 258 livres et son ambition est de descendre à 228 livres.

Pour se faire maigrir, Laird s'est rendu à l'Hôpital du Bon Samaritain à Hollywood et il a suivi le régime du médecin qui le mit à la diète la plus sévère, grâce à laquelle il perdit une livre par jour.

— Je ne me suis jamais senti aussi bien, dit-il, mais ce qui me fait surtout plaisir, c'est que mes amis ne me donneront plus les sobriquets de "Le Plus Lourd des Lourds", "Monsieur Six par Six", "Le Poupon de deux Tonnes".

Cregar, un peu moins rondelet, joue le rôle de Son Excellence dans "Heaven Can Wait" et personnifie un homme d'affaires prospère dans un bureau ultra-moderne.

Le magazine du Cinéma et de la Radio est publié par Le Magazine du Cinéma et de la Radio enrg. et considéré comme matière de seconde classe postale par le ministère des postes à Ottawa, Il est imprimé par L'Imprimerie Berthier Enrg. Il est rédigé en collaboration au numéro 1425 de la rue S. Elisabeth. Les collaborateurs sont seuls responsables de leurs articles, les propriétaires déclinant toute responsabilité à ce sujet.

Edouard Garand, directeur commercial.

JOHN GARFIELD

FRANCES GILFORD

ELEONOR POWELL

MARY ASTOR

"SONG of BERNADETTE"

LE VOEU D'UN TCHECOSLOVAQUE JUIF

En quelle circonstance pathétique il résolut d'écire le Chant de Bernadette *et comment* il persuada un autre Juif d'en faire un film

C'est un jour gris de février 1858. Des flocons de neige molle volètent et vont se mêler à l'eau rapide du Gave dans le petit village de Lourdes.

Dans une classe, Soeur Marie-Thérèse Vauzous, des religieuses de Nevers qui ont été déléguées pour prendre soin de l'hôpital et de l'école des filles de Lourdes, tente de faire apprendre le catéchisme à une petite paysanne en sabots au regard enfoncé dans les orbites aux lèvres pâles et minces.

C'est Bernadette Soubirous qui répond:

—N'est-ce pas que je suis stupide, ma soeur, ils avaient coutume de dire a Bartes que je n'avais pas une bonne tête pour l'étude...

Oui, Bernadette n'était pas forte pour apprendre. Elle souffrait de l'asthme, ce qui la tenait maigre et palotte. Elle était petite pour son âge. C'était une âme simple et naïve...

PRES D'UN SIECLE PLUS TARD

C'est un jour clair de juin 1940.

Comme la vie serait belle en France si la patrie n'agonisait pas en ce moment.

Un homme au teint noir, trapu, s'avance tête basse dans une rue de Lourdes.

Tout à coup, il se penche et ramasse sur le trottoir un petit livre souillé de boue. Il le parcourt. On y parle de Bernadette Soubirous, une petite paysanne qui, à la sortie de la classe, en février 1858, par un jour gris où il tombait quelques flocons de neige, s'en allait chercher des fagots près d'une grotte du Gave et qui, en levant les yeux aperçut dans une crevasse du rocher, une "belle dame", la Sainte Vierge Marie.

Franz Werfel, Tchécoslovaque juif, qui avait fui Hitler et avait cherché refuge à Lourdes, lut le livre jusqu'au bout et il en fut profondément ému.

Voici comment il résolut d'écrire le "Chant de Bernadette":

—Ma femme et moi étions à Sedan quand les hordes nazies passèrent à travers les lignes françaises, scellant ce jour-là le sort de la France. Nous étions atterrés. L'impossible venait de se produire.

L'armée allemande se dirigeait tellement vite vers le Midi que les routes étaient encombrées de civils affolés, fuyant devant l'envahisseur comme un troupeau hagard. Ce que je redoutais surtout c'était la Gestapo.

Les Werfel avaient bien raison d'en avoir peur car, quand les Allemands eurent signé un armistice ignominieux pour la France, le paragraphe 19 exigeait que soient livrés à la police de Hitler tous les Juifs réfugiés en France.

—Nous savions que les agents de la Gestapo étaient à nos trousses. Nous avons alors tenté de franchir la frontière espagnole, mais celle-ci nous était fermée. Nous n'avions aucun abri. Les fuyards dormaient dans les rues et les champs et tous souffraient de la faim. Nous avons erré de place en place jusqu'au jour où nous avons appris que nous trouverions une chambre à Lourdes. C'est là que je passai plusieurs semaines avec ma femme.

Chaque matin, nous nous levions avec la crainte d'être découverts. Un jour, je trouvai sur le trottoir l'histoire émouvante de Bernadette Soubirous et le récit de sa vision miraculeuse à la grotte du Gave. Je résolus d'en écrire un livre plus élaboré si le sort voulait que je sois enfin libre.

A la lecture de cette paysanne si naïve et si touchante dans sa simplicité, j'ai compris, en faisant la comparaison entre son âme simple et les âmes perverses du siècle pourquoi nous avions eu cette guerre. Car une croisade dont il s'agit entre la vie spirituelle des croyants et la vie matérialiste des barbares. C'est une guerre entre le nihilisme et la foi qui anime l'âme humaine faite à l'image de Dieu. C'est la guerre d'une machine amorale dans un monde vide de sens et le concept d'une vie spirituelle qui ne vie et ne respire que pour l'Eternité.

Il y avait longtemps que je voulais dire dans un livre combien sainte devait être la vie de l'homme et c'est pourquoi j'ai écrit le Chant de Bernadette dans un siècle où l'on ne regarde l'homme que comme un robot.

Werfel et sa femme obtinrent enfin la permission de Cordelle Hull de se réfugier aux Etats-Unis et c'est en Amérique que l'écrivain se mit immédiatement à l'oeuvre.

A Hollywood, le livre de Werfel fut lu par un autre juif, William Perlberg qui fut si ému à son tour qu'il résolut d'en faire un film.

Le studio 20th Century-Fox acheta les droits d'auteur du livre.

Il s'agissait maintenant de trouver pour ce récit si connu dans le monde catholique une actrice qui ne serait pas une grande vedette et qu'on n'irait voir rien que pour elle et non pour le film. Il ne voulait pas de Theresa Wright ni de Joan Fontaine.

C'est alors qu'il pensa à Jennifer Jones qui voulait depuis si longtemps avoir la chance de jouer dans un film.

Cette jeune actrice personnifiera donc Bernadette Soubirous.

(à suivre à la page 19)

EN L'HONNEUR D'UNE CHANSON

"DIXIE"

UN PEUPLE QUI CHANTE EST UN PEUPLE HEUREUX

Lorsque Dan Emmett composa Dixie il ignorait alors qu'il donnait à son pays une chanson qui serait encore chantée aujourd'hui.

Cette chanson donna lieu à un genre de spectacle que le cinéma parlant peut seul nous conserver.

Dan Emmett eut deux grandes amours: Jeanne Mason, fragile et adorable, et Millie Cook, au yeux langoureux, aux formes splendides.

Et cela se passait un peu avant la Guerre Civile.

C'est l'histoire de ce ménestrel que nous vous donnons ici.

o O o

Au clair de lune, Dan Emmett, s'accompagnant sur un banjo, chantait. Il chantait avec facilité et sans recherche Jeanne Mason l'écoutait.

—Comment aimes-tu ma chanson? demanda-t-il.

La jeune fille au teint pâle repondit:

—C'est mieux que tout ce que tu as composé jusqu'ici.

Tout-à-coup le firmament s'illumina de lueurs sinistres et la cloche du village sonna le tocsin.

—Peut-être est-ce notre maison? cria la pâle jeune fille effrayée.

Ils coururent tous les deux dans la direction du brasier.

Mais, il était trop tard, en quelques minutes, la maison des Mason était toute en flammes.

—Votre pipe, votre sale pipe! cria M. Mason père. Vous l'avez laissée allumée sur la table en venant chercher ma fille. C'est votre pipe qui a mis le feu à ma maison.

—Je suis infiniment chagriné, répondit le jeune compositeur, mais je vous jure que je vous en rembourserai le prix.

—Ne vous donnez pas cette peine, car ma maison était assurée. Mais cela prouve que j'avais raison de me méfier de vous. Vous êtes un insouciant et un bon-à-rien. Je ne veux plus vous voir devant moi et je vous défends de revoir ma fille.

Dan avala sa salive:

—Ne plus vous voir me sera facile; mais je ne puis vous promettre la même chose pour votre fille pour la bonne raison que nous sommes sur le point de nous marier.

—Vous épouser ma fille? Mais comment ferez-vous pour subvenir à ses besoins? Vous n'avez pas un sou vaillant!

—Je ne suis pas complètement à sec, puisque j'ai $500 à la banque.

—C'est tout ce qui vous reste de votre héritage? Vous avez pourtant reçu $550 de votre oncle? A ce train-là, il ne vous restera pas un dollar à soixante ans!

(Il faut dire qu'à cette époque heureuse, cinquante dollars durait un an!)

—Je l'admets, répondit Dan, si je continue à être petit commis chez le marchand de grains. Mais, je vais démissionner pour être acteur et compositeur.

Le père Mason faillit avoir une attaque d'apoplexie en entendant cela, mais Dan crut bon d'ajouter:

—Les acteurs font beaucoup d'argent.

LA PROMESSE DU PERE

—C'est ça, soyez acteur, si vous voulez, mais dans six mois vous n'aurez pas un sou.

J'en aurai le double, assura Dan.

—Très bien, si dans six mois vous pouvez me montrer mille dollars je vous donne ma fille. Mais, j'aime autant me couper le bras droit si cela arrivait. Alors, vous pouvez deviner ce que je pense de nos chances de faire fortune sur la scène.

La colère paternelle ne put éloigner Jeanne de son Dan: elle avait confiance en lui, elle savait qu'il réussirait.

—Pensez-vous, lui dit-elle, pouvoir réaliser mille dollars en six mois?

—Assurément, répondit Dan.

Or, au bout de quarante-huit heures, Dan avait perdu jusqu'à son dernier dollar en jouant aux cartes à bord d'un navire de l'Ohio.

Il avait été roulé par un joueur professionnel, M. Bones, comme Dan était monté sur le bateau et écoutait des chanteurs nègres avec qui il se joignit bientôt.

M. Bones l'avait complimenté sur sa voix.

Ils mangèrent ensemble et Dan se fit passer pour chanteur de profession, en vacances pour le moment, car il avait hérité $500 de son oncle.

En apprenant que son compagnon de voyage avait tant d'argent sur lui, il l'invita à jouer une petit partie amicale. Dan gagna pour commencer et c'est alors que M. Bones proposa de jouer à l'argent, si bien qu'au bout de quelque temps, Dan était ruiné.

Il comprit qu'il avait été roulé, car il avait trouvé six as de pique sous le coussin du fauteuil que M. Bones avait occupé.

Dan venait de jouer le bonheur de sa pauvre Jeanne.

Il jura de se venger, mais le fameux M. Bones débarqua du navire deux heures plus tard.

Dan réussit à atteindre la nouvelle-Orléans où il avait appris que M. Bones dilapidait toute sa fortune avec des femmes blondes et du champagne de même couleur.

Il l'attendit à la porte du théâtre Bijou.

M. Bones voulut s'esquiver en apercevant sa victime, mais Dan le retint en lui disant qu'il avait inséré une annonce de joueur d'accordéon exprès pour le rencontrer et régler son compte avec lui.

—Maintenant, lui dit-il, je veux mes cinq cents dollars, l'argent que vous m'avez volé en trichant aux cartes.

—Je le voudrais bien, répondit M. Bones, mais j'ai tout dépensé.

—Pendant que vous faisiez la noce, moi je crevais de faim.

—En ce cas, je vous invite au restaurant.

Dan, qui avait son idée, accepte et fit un excellent repas.

—Mais, cela ne règle pas mon compte, dit-il à l'escroc. Cet argent était toute ma fortune. Je comptais sur lui pour débuter au théâtre.

Le repas fini, M. Bones sortit son portefeuille, qui était vide. Il voulut prétendre qu'il avait oublié son argent à son hôtel, mais le maître d'hôtel ne le crut pas.

—Vous allez me rembourser en lavant la vaisselle!

Nos deux convives d'occasion voulurent prendre la porte, mais les garçons et les cuisiniers sautèrent sur les deux et, après leur avoir noirci les yeux et déchiré leurs habits, ils les jetèrent à la porte du restaurant avec chacun un bon coup de pied dans le derrière.

Meurtris et échevelés, nos deux hommes déambulèrent et passèrent devant une maison où l'on louait des lits au jour ou à la semaine.

—Ce n'est pas le Ritz fit M. Bones, mais c'est mieux que les bancs du parc.

Il dit à Dan de ne pas faire de bruit.

Ils montèrent l'escalier sur la pointe des pieds quand une voix de jeune fille leur cria:

—Ah!c'est encore vous?

La jeune fille était d'une grande beauté. Des yeux langoureux, une chevelure superbe, un corps de déesse en dépit d'une pauvre robe.

—Ah! Mlle Cook, Millie... je vous présente un de mes confrères de la scène, M. Dan Emmett. Nous avons fait des tournées ensemble.

Il ne disait pas quel genre de tournée!

—A voir votre allure débraillée, on dirait plutôt que vous avez fait la tournée de tous les bars de la ville. Mais, au risque de paraître désagréable, je vais être obligé de vous exiger le loyer dû.

—J'ai discuté l'affaire avec votre père.

A ce moment, M. Cook s'amena.

On devinait en lui un acteur en deveine.

M. Bones fit les présentations et M. Cook, bon papa, les invita à se loger.

—Je ne veux pas de lui ici, répondit la belle fille. Chacune de nos chambre est remplie d'acteur dans la dèche qui s'empressent de vous flatter et qui vivent à nos crochets. J'aime mieux y mettre le holà, surtout pour M. Bones qui profite chaque fois du fait que je suis seule dans le corridor pour m'embrasser.

—Mais, je sais que M. Bones a une place. Pendant qu'il était sorti ce matin un messager est venu du théâtre Maxwell disant que le gérant aimerait à entendre son numéro ce soir.

En entendant cela, deux musiciens, qui écoutaient aux serrures sortirent avec des instruments et simultanément firent preuve de leur savoir-faire l'un avec un violon et l'autre avec un banjo. Ils se nommaient Whitlock et Pelham.

Mais Bones se montra indifférent. Il ne pouvait les utiliser pour son numéro, mais Dan protesta:

—Je les trouve bon, moi. Si nous les employions dans notre numéro?

—Nous, dit Bones hautain. Le théâtre Maxwell m'a demandé seul. Peut-être que plus tard.

—Mais notre arrangement?

—En tout cas, ce soir, je joue seul.

—En ce cas, intervint Mollie, vous monterez sur la scène en camisole, car je garde vos habits pour arrérage de loyer. Nous avons la chance d'avoir quatre acteurs en scène pour payer leur loyer. Alors, M. Bones, vous faites mieux de changer d'idée.

—De plus, ajouta Dan, nous jouerons tous les quatre, sinon vous ne sortirez pas d'ici.

L'attitude de Millie lui donnait du courage.

Bones dut plier.

—Mais, nos yeux au beurre noir?

—Vous n'avez qu'à vous déguiser en nègres, suggéra Millie.

Cela ne s'était jamais vu à la scène jusqu'ici.

Un oeil au beurre noir devait donc inaugurer à la scène américaine le genre ménestrel.

DES BOUFFONS SANS LE VOULOIR

Tous quatre parurent donc à la scène en salopettes et chapeaux de paille, le visage noirci au bouchon de liège calciné avec le Mississipi comme fond de scène.

L'auditoire ne manifesta guère d'enthousiasme.

Puis vint le solo de violon de Whitlock. Or, dès la première note, une corde cassa. Les spectateurs, croyant que c'était dans le programme se mirent à rire de la déconfiture de l'acteur. Un des musiciens offrit son violon mais en s'avançant sur la rampe, Whitlock trébucha et tomba dans le tambour.

L'assistance se mit à rire à gorges déployées.

Bones ne réagit pas assez vite, mais Dan, voyant que le genre prenait dit assez haut:

—Vous devez aimer la musique pour aller avec cet entrain.

—J'ai toujours voulu jouer dans un orchestre, répliqua Whitlock entrant dans le jeu, et j'ai vu que c'était là ma seule chance!

Le genre était créé et le quatuor remporta un succès fou, ce soir-là.

La représentation finie, Millie accompagna Dan à la maison:

—Il n'y a pas longtemps que vous jouez sur la scène, fit-elle remarquer.

—Non.

—Je le vois, car si vous aviez été un acteur d'expérience, je n'aurais pas fait dix pas que vous m'auriez embrassée.

—J'y ai pensé, mais je suis fiancé à une jeune fille de mon village.

Le gérant avait tellement aimé leur numéro qu'il en voulait un plus prétentieux et mieux préparé.

Dan voyait Millie tous les jours et elle flirtait avec lui.

Millie profitait de toutes les occasions pour le couvrir de baisers, mais Dan ne voulait pas trahir sa promesse avec Jeanne et il y mit halte.

—Si cette jeune fille vous disait tellement quelque chose, répondit Millie, vous ne m'embrasseriez pas de cette façon.

Dan sentait bien que c'était Millie qu'il aimait.

La deuxième représentation fut un triomphe.

On devait célébrer, mais Bones qui avait les yeux sur Millie, dit qu'il allait célébrer le succès avec la jeune fille seule.

Dan se mordit les lèvres.

Il monta dans le taxi avec Bones et Millie malgré les protestations de l'escroc aux cartes.

—La minute que vous m'avez dit que vous alliez épouser Bones, dit-il à la belle fille, j'ai senti que je ne pourrais vous laisser partir. J'ai lutté pendant des semaines, mais maintenant je ne résiste plus. C'est vous que j'aime.

—Alors, vous voulez m'aimer, mais marier cette jeune fille de votre village?

—Je veux vous aimer et vous épouser, répondit Dan énergiquement.

—Alors, je vous épouserai ce soir, si vous voulez.

UN AUTRE INCENDIE

Mais leur duo d'amour fut interrompu par les cloches des pompiers.

Le théâtre était en feu.

Dan se rappella avoir oublié encore sa pipe sur la table de sa loge au théâtre.

—Le chef a dit que le feu a été allumé par cette pipe, dit Whitlock.

—C'est la faute de Bones qui me l'a arrachée des dents, dit Dan.

—Vous aurez votre place quand le théâtre sera reconstruit, dit Millie stoïque. En attendant nous pouvons nous marier et faire notre voyage de noces.

Dan la prit dans ses bras, mais il lui dit:

—Avant de se marier, je veux retourner chez moi et le dire à Jeanne. Je ne puis tout lui expliquer par lettre.

CHANGEMENT DE DESTIN

En arrivant au village, une grande nouvelle devait changer la vie de Dan.

Jeanne avait été paralysée à la suite d'une maladie et elle ne pouvait plus marcher. Elle était dans une chaise roulante.

—Nous nous marierons comme je l'ai promis, admit Dan.

Il avait complètement oublié Millie.

Et c'est alors qu'il résolut d'écrire des chansons, comme c'était son rêve et son ambition.

Il prit donc le train pour New-York.

Mais ses chansons ne se vendaient pas.

Pas plus la dernière que Jeanne aimait pour tant.

Un éditeur de musique lui offrit seulement cent dollars pour toutes ses chansons, sauf la dernière pour laquelle il n'offrit qu'un dollar, mais Dan refusa de la vendre à ce prix ridicule.

En retournant à la maison, il se disait: "Oh! Je voudrais être à Dixie" et il se rendit compte que ces mots concordaient avec les notes de sa dernière chanson: "Dans le sud à Dixie".

En ouvrant la porte, il aperçut le père de Millie.

—M. Cook, que faites-vous ici?

—Je suis en voyage et en agréable compagnie.

Il désigna la charmante Jeanne.

M. Cook exposa le but de sa visite.

Bones avait réorganisé sa troupe avec de nouveaux costumes et quarante personnes sur la scène. Il avait besoin du talent de Dan pour mettre l'entrain voulu.

—Je le regrette, dit-il, mais ceci est hors de question.

Mais Jeanne insista:

Dan refusa:

—Accepte, Dan. Ce sera mieux. Cela te fera du bien et à moi aussi. Il fait si froid ici.

—Très bien, nous irons.

Dan s'attendait à des complications au sujet de Mille mais quand la jeune fille aperçut la pauvre femme incapable de marcher et que Dan montait dans ses bras, elle manifesta de la pitié compatissante et sympathique. Millie était une bonne fille.

Mais, ce n'est pas tout ce qui survint.

Le gérant du théâtre Maxwell reconstruit trouva la pièce trop dur et refusa de la jouer.

LA PARTIE DE CARTES

Il ne restait que la salle de l'opéra français et M. Devereaux ne pouvait admettre du burlesque nègre sur la scène sacrée de l'opéra.

M. Devereaux ne voulait voir personne ni au théâtre ni à son club où il passait son temps à son jeu favori, le poker.

Dan pensa tout de suite à Bones.

La partie fut arrangée.

Bones battit M. Devereaux avec quatre as.

M. Devereaux signa un I.O.U., mais Bones ne voulut en entendre parler: il exigeait de l'argent.

Sauf d'argent, Bones obtint la location de la salle de l'opéra pour rien.

—Cela bat quatre as! dit Dan en faisant un jeu de mots.

Chemin faisant, Dan rencontra Millie seule sur la rue. C'était la première fois qu'ils étaient en tête à tête

Dan se montra distant mais Millie aimait toujours Dan et le prit par le bras ignorant que Jeanne regardait par la fenêtre, de sa chaise roulante...

Les jours suivants, Dan fut très occupé à remettre à neuf la pièce et les numéros.

En dépit des actionnaires de l'opéra, Dan et Bones réussirent à garder la salle pour un soir seulement.

Dan y chanta sa chanson Dixie quand il sentit le feu derrière la scène.

Il attira toute la troupe avec lui sur la rampe et, pendant que l'on baissait le rideau d'amiante, tous chantèrent "Dixie" au crépitement des flammes dans les coulisses.

Mais, au lieu de la chanter comme une romance sentimentale et lente, il la chanta au rythme d'une marche.

De cette façon, l'air était irrésistible et, devinant son succès, Dan invita l'assistance à le fredonner avec lui.

Quand le feu de l'arrière-scène fut finalement sous contrôle, la chanson avait été le clou de la soirée et l'auditoire l'applaudit à tout rompre.

For Whom the Bell Tolls

UN FILM QUI A COUTE TROIS MILLIONS

AVEC GARY COOPER, INGRID BERGMAN

Paramount **170 minutes**

Le sujet d'un des livres le plus lu de notre époque "For Whom the Bell Tolls" d'Ernest Hemingway a été brillamment filmé et il a nécessité une mise de fonds formidable ($2,970,000 sans les reproductions), une mise en scène élaborée, des personnages qui sortent de la banalité et beaucoup de temps.

En un moment, il s'agit d'une épisode romantique et tragique tout à la fois de la révolution espagnole qui a été le prélude de la guerre mondiale et qui a servi de champ de manoeuvres au détriment du peuple espagnol, pour les Allemands, les Italiens, les Russes et à tous les soldats de fortune qui se battent pour la gloire et pour des prunes.

Ce film tout en couleurs de 15,200 pieds de pellicule et qui dure près de trois heures est le triomphe du cinéma moderne, tant au point de vue mécanique qu'artistique. On peut dire en un mot que c'est un film colossal et ce mot n'est pas trop fort.

Sur la recommendation de Cecil B. DeMille, qui a fait sa fortune dans des spectacles encore plus grandioses et avec des sujets moins controversés et moins scabreux, Frank Freeman de la compagnie Paramount acheta les droits de filmer le livre pour $150,000 payé à l'auteur.

Pour attirer les foules, on a pris les deux acteurs les plus populaires de l'heure: Gary Cooper et Ingrid Bergman et des personnages aussi pittoresques qu'Akim Tamiroff dans le rôle de Pablo; Katina Paxinou dans celui de Pilar à la langue cinglante comme un coup de fouet et au coeur de plomb; Vladimir Sokoloff dans le rude Anselmo: Mikael Rasumny en romanichel; Joseph Calleia dans El Sordo.

Cooper est le héros. Il représente l'Américain, professeur d'espagnol, né au Montana et qui s'est enrôlé dans les forces républicaines contre l'armée fasciste de Franco.

RESUME DU FILM

1.—Robert Jordan, soldats de fortune américain qui se bat pour l'Espagne loyaliste, reçoit une nouvelle mission de la part du général russe Golz qui se bat aussi pour les Loyalistes. Jordan doit faire sauter un pont par lequel l'ennemi faisait venir des renforts. Roberts se met donc en marche vers les collines en compagnie d'un guide, Anselmo.

2.—Ayant heureusement franchi les lignes fascistes, tous deux arrivent à un camp de guérillas dans les montagnes où Jordan rencontre le chef de la bande, Pablo, Rafael, le romanichel et Maria une jeune fille au corps frêle, aux yeux clairs que la bande a sauvé des mains des Fascistes. Pablo se méfie de Jordan et ne veut pas l'accueillir.

3.—Jordan rencontre aussi Pilar, la femme de Pablo, une vraie passionnata, violente comme toutes les Espagnoles, farouche et brave, toute dévouée à la cause de la république. Elle trouve Jordan sympathique, lui demande quand il doit partir. Dans trois jours, répond Jordan, alors que se déclanchera l'attaque loyaliste. Pilar lit son sort dans les lignes de sa main et le fixe étrangement.

4.—Le soir même, Pablo dit que le pont ne doit pas être dynamité parce que les guérillas sont des unités fort mobiles. Elles peuvent faire dérailler des trains, faire la guerre d'embuscade, mais pas ici où ils seraient traqués comme des rats. Pilar se rend compte que la guerre a fait de son mari un pillard et un ivrogne et même un lâche. C'est elle qui sera chef et non Pablo!

5.—Plus tard, Maria et Rafael mettent en garde Jordan contre Pablo. Rafael prétend qu'il faut s'en défaire, de peur qu'il passe dans les rangs des Fascistes. Comme ils discutent des avions italiens et allemands volent au-dessus d'eux Fernando revient du village où il appris que le bruit de l'offensive loyaliste se répand comme une traînée de poudre.

6.—Alors, l'ennemi aurait-il appris le secret de l'attaque? Prépare-t-il une contre-offensive? Quoi qu'il en soit, Jordan dit qu'il faut faire sauter le pont à tout prix. Mais il faudra des chevaux pour prendre la fuite. Il se rend au camp d'El Sordo et celui-ci lui promet de voler des chevaux aux Fascistes, ce soir même, pour que la bande puisse fuir.

7.—Malheureusement, Sordo est tué en voulant voler les chevaux Fernando demande à Jordan pourquoi il est venu de si loin pour combattre en faveur de la république. Jordan lui répond simplement qu'il se bat pour une cause qu'il croit juste. Entre temps, Pablo, pour se venger et pour empêcher de faire sauter le pont, détruit le détonateur de dynamite de Jordan.

8.—Soudain, on apprend que l'ennemi s'est mis en branle de l'autre côté du pont avec des chars d'assauts, des fantassins, des canons. C'est donc qu'il a eu vent de l'offensive des Loyalistes? Jordan songe alors à faire parvenir une dépêche au général Golz, sinon la bande sera anéantie. Andrès se charge de faire parvenir la dépêche.

9.—Maria apporte à Jordan son sac de couchage pour qu'il puisse passer la nuit à l'abri du froid. Ils déclarent leur amour réciproque et Maria lui avoue que les jours qu'elle a passés avec lui ont été les plus merveilleux de sa vie pauvre vie. Jordan lui répond que le présent leur appartient et ils restent ensemble ainsi jusqu'à l'aube, sous les étoiles, oubliant la guerre et les haines. Seul l'amour existe pour deux êtres jeunes et aimant la vie comme eux.

10.—Avant l'aube, Jordan se dégage de l'étreinte amoureuse et se rend au pont qu'il doit faire sauter pour se rendre compte de ce que Pablo a fait de son détonateur. Il se dit qu'il aurait du tuer Pablo la veille. Avec l'aide d'Aselmo, il pose des fils dans les piliers du pont. Si Andrès n'a pas pu se rendre auprès du général, il faudra bien faire sauter le pont.

11.—Andrès n'a pas réussi dans sa mission. Le général Golz n'a pas eu le message de Jordan. Les avions loyalistes dominent le champ de bataille. Jordan va donc faire sauter le pont pour arrêter l'ennemi, dans sa fuite, il a la jambe cassée comme son cheval est tué sous lui. Il rentre blessé au camp des guerillas espagnoles.

12.—Ne pouvant fuir avec les autres, il ordonne à la bande de se sauver et seul, couché devant une mitrailleuse, il guette l'ennemi. Il songe bien un moment de fuir avec Maria, la seule femme qu'il aime, mais blessé, que pourra-t-il être pour elle. Il fait face à la rafale et se fait tuer.

(suite de la page 16)

"SONG OF BERNADETTE"

Née à Tulsa, elle fit ses études chez les Bénédictines. Elle est Catholique et connait par coeur l'histoire de Bernadette Soubirous, cela va de soi.

Dans ce film, la robe de religieuse que porte l'actrice est basée sur une photographie de la petite paysanne de Lourdes que la compagnie de cinéma a eu le bonheur d'obtenir des Soeurs de la charité de Nevers en Angleterre.

Le directeur a du reconstituer à Hollywood tout le village de Lourdes avec la Gave et la grotte de Massabielle, grâce à des photos tirées d'ouvrages français.

Henry King fit d'abord une maquette de Lourdes à un huitième de pied.

On reconstitua aussi une section du Gave de 250 pieds et d'une largeur de 35 pieds. Trente millions de gallons d'eau y coulent à chaque minute. Trois pompes géantes aident à alimenter le cours rapide de la rivière artificielle.

Il est remarquable de constater que le livre sur Bernadette qui fut choisi par "The Book of the Month" est un Juif de Tchécoslovaquie et qu'il a été mis en film par des Juifs avec un respectueux souci de la vérité.

Que cela serve d'exemple!

ELLE EPOUSE UN MILIONNAIRE MAIS N'ABANDONNE PAS L'ECRAN

Ann Rutherford, qui est maintenant riche à millions pour avoir pris pour mari David May, propriétaire des grandes maisons à rayons de New-York, n'abandonnera pas le cinéma contrairement à ce que la majorité des gens prédisaient à Hollywood.

Son prochain film est: Goodbye, My Lover, Goodbye. Nous espérons que ce n'est pas déjà une allusion à M. May ...

ALAN LADD DECIDE DE REDEVENIR BLOND

Alan Ladd reprendra ses cheveux blonds après les avoir teints noirs comme les plumes d'un corbeau dans le rôle du même nom dans "Lucky Jordan", à la suite des nombreuses protestations de ses admiratrices.

"Background to Danger" (Warner)

Barton remarqua la jeune fille à la gare d'Aleppe alors qu'elle achetait quelques fruits d'un marchand. Son attitude froide et composée contrastait dans cette foule bigarrée de Grecs et d'Arabes, de Syriens et de Turcs qui fuyaient la Syrie menacée de guerre pour la Turquie. Même sous le feu des réverbères, le profil de la jeune fille demeurait délicat, son teint satiné et poli comme de l'ivoire. Barton remarqua ensuite à quelques pieds de la jeune fille un gros homme aux paupières fatiguées. Savait-elle qu'elle était surveillée, suivie?

Il ne perdit pas du regard le couple qui prenait le rapide de nuit pour Istanboul, le même train que lui. Comme tous les wagons européens, celui-ci avait un long corridor avec des fenêtres d'un côté et les portes des compartiments de l'autre.

Le gros bonhomme au regard endormi resta dans le corridor. Barton passa devant lui et frôla sur le corps de l'homme un révolver, à moins que ce soit la poignée d'un coutelas.

Barton entra dans le compartiment où la jeune femme était assise seule. Elle avait perdu son regard impassible. Une crainte mortelle y avait fait place:

—Est-il, parti? demanda-t-elle

—Qui?

—L'homme du corridor qui vient de jeter un coup d'oeil ici?

Barton jeta un coup d'oeil dans le corridor. Il était vide. Il ferma la porte; elle mit le verrou:

—Permettez-moi de me présenter, dit-elle. Je suis Ana Remzi.

—Je suis Joe Barton. A la gare, vous m'avez intrigué. Vous êtes Russe n'est-ce pas?

—Je suis Kourde. Notre peuple aime la liberté. Il est impossible de nous soumettre comme peuple. Alors, nos ennemis ont recours à la persécution individuelle.

Barton fouilla dans sa mémoire pour tâcher de se souvenir d'un peu d'histoire. Il se dit alors que si la jeune femme est Kourde, ses ennemis doivent être les Turcs.

—Cet homme, dit-elle, est un informateur. Il m'a reconnu. A la frontière je serai fouillée. J'ai sur mois cinq mille lires... toute ma fortune. Ils vont tout me le prendre à moins que...

—A moins que vous preniez entre vos mains ma fortune jusqu'à la frontière. Vous êtes Américain: ils n'oseront pas vous fouiller. Je vous paierai 200 lires. Vous ne courez aucun risque.

La conscience de Barton protesta et lui dit:

—Idiot. Pourquoi te mêler de cette affaire. Tu as une importante mission à remplir en Turquie et tu n'as pas le temps de t'occuper des petites misères des voyageurs de passage.

Mais Barton fit taire sa conscience et répondit:

—O.K. Je vais me charger de votre fortune, mais gratis pro Deo. Gardez votre argent. Je le fais, parce que je n'aime pas voir martyriser les gens.

—Mille mercis, dit-elle. Je vais pouvoir enfin respirer.

Barton mit l'enveloppe bourrée de billets de banque dans son gousset.

Comme si un poids lourd venait d'être enlevé sur son coeur, elle ferma les yeux.

—Réveillez-moi, dit-elle, quand nous arriverons à la frontière.

Sa respiration se fit plus régulière.

—Dort-elle vraiment, se demanda Barton ou fait-elle mine de dormir?

Sa conscience se remit à le tracasser.

Le train atteignit la frontière à l'aube.

Les douaniers turcs traitèrent Barton avec toutes les considérations possibles, mais Ana Remzi fut détenue et fouillée Quand elle revint dans le train, les yeux en larmes et énervée, elle pria Barton de garder encore son enveloppe d'argent pendant encore un peu de temps.

—L'informateur est encore dans le train, dit-elle. Voudriez-vous conserver ma fortune sur vous jusqu'à Ankara.

Barton n'avait plus confiance en elle, mais il la prendrait en pitié:

—Pourquoi pas? fit-il généreux.

—Oh! vous êtes si bon. Vous vous rendrez à votre hôtel tandis que je tâcherai de dépister ce suiveur et au bout d'une heure vous viendrez me rejoindre à l'hôtel Kara Deniz où je vous attendrez.

—Peut-être pourrons-nous dîner ensemble? demanda-t-il.

—Peut-être, fit-elle et son sourire équivalait à une promesse.

Il l'avait bien mérité!

A DESTINATION

Au crépuscule, ils atteignirent Ankara. Il faisait nuit quand Barton sortit de l'Arupa Oteli où il s'était inscrit et il se dirigeait maintenant vers l'hôtel Kara Deniz qui se trouvait dans la plus ancienne partie de la ville. Les rues étroites serpentaient entre deux rangs d'édifices élevés, protégés par des murs.

Il arriva à un hôtel de peu d'apparence et demanda Mlle Remzi.

—Chambre 25, répondit le commis.

Il n'y avait pas de lumière au premier étage. Barton frotta une allumette. Un courant d'air l'éteignit. Il alluma une deuxième allumette et trouva enfin la chambre 25.

Il cogna. Pas de réponse, mais la porte grinça sur ses gonds. Il appela la jeune femme par son nom, mais personne ne lui répondit.

Il franchit le seuil. Il chercha le bouton électrique le long du mur près de la porte et le tourna, mais pas plus de lumière. A la clarté de la nuit illuminée orientale, il se rendit enfin compte qu'il était dans un salon. Il se dirigea vers la chambre à coucher et aperçut une forme humaine silencieuse comme une ombre ou un fantôme. Puis, l'ombre chancela et tomba sur le tapis. Il se pencha et aperçut une femme. Entre ses épaules se trouvait la lame d'un poignard.

C'était Ana Remzi.

LE MEURTRE

La conscience de Barton lui parla une deuxième fois:

—Je t'avais pourtant dit de ne pas te fier à cette étrangère. Le gouvernement n'assasine pas les gens parce qu'ils portent sur eux des valeurs. Que penses-tu que cette enveloppe contenait? As-tu au moins regardé?

Barton s'approcha de la fenêtre pour regarder à la lueur de la lune. Il aperçut en bas dans la rue deux hommes qui attendaient à côté d'une auto...

Rapidement, Barton frappa avec son mouchoir le bouton électrique la poignée de la porte et les endroits qu'il avait pu toucher de ses doigts et il se glissa dans le corridor. Rendu presqu'au bas de l'escalier, il s'aperçut que les deux hommes au guet pourraient l'apercevoir à la sortie de l'hôtel. Il remonta l'escalier et voulut sauter par la fenêtre du premier étage au bout du corridor.

Il atteignit enfin la cour et il entendit une femme qui lui dit dans un souffle:

—Est-ce toi Nicolai?

Elle s'avença au clair de lune. Son teint était pâle et ses cheveux noirs comme de l'ébène. Quelque chose brillait dans sa main.

Tout à coup le cone d'une lampe électrique de poche le frappa en pleine face et pour éviter d'être reconnu il courut dans tous les sens, au risque de sa vie, afin de placer plus de distance possible entre lui et l'hôtel Kara Deniz.

Ayant enfin atteint la partie neuve de la ville, il héla un taxi et regarda enfin ce que contenait l'enveloppe que lui avait remise Ana Remzi, la femme assassinée.

Il n'y avait aucun billet de banque, mais des photographies de documents en russe dont une carte de la Turquie et des diagrammes de manoeuvres militaires. Peut-être était-ce un plan russe pour l'invasion de la Turquie?

Barton se dit en lui-même: Si ces photos tombent entre les mains des Allemands elles seront offertes au gouvernement turc comme preuves que la Russie songeait à envahir la Turquie et cela pourrait attirer celle-ci comme alliée de l'Axe. Ce qui ne faisait pas l'affaire de l'Américain qui songeait à son pays.

Il ne fut donc pas étonné quand la Sûreté turque le fit demander aux quartiers généraux pour être interrogé le même soir. Il avait dû être suivi quand il avait fui l'hôtel louche. Mais ses soupçons s'aggravèrent quand, au lieu de tourner vers le centre de la ville, la supposée auto de la police gagna la banlieu.

ENTRE LES MAINS DES BOCHES

Le plus âgé des trois hommes lui dit alors en sortant un revolver:

—J'espère que vous allez vous tenir tranquille M. Barton.

Ils le firent entrer dans le salon luxueux d'une villa.

Un homme qui aurait pu passer pour Anglais par sa toilettelette et son monocle le reçut, mais dès qu'il ouvrit la bouche, son accent rauque et saccadé fit comprendre à Barton qu'il s'agissait d'un Allemand, mais il se présenta à lui sous le nom de Colonel Robinson et demanda:

—M. Barton, pourquoi avez-vous assassiné Mlle Baronovitch?

—Qui?

—Peut-être s'est-elle présentée à vous sous le nom d'Ana Remzi. Elle travaillait pour moi et c'est à moi qu'elle devait livrer l'enveloppe contenant les documents. Je veux avoir ce qui me revient. Remettez-moi donc l'enveloppe et oublions tout cet incident regrettable pour vous. Je suis même prêt à vous payer une redevance.

Barton secoua la tête:

—Je ne sais pas ce dont vous voulez parler.

Le visage du faux colonel anglais s'empourpra.

—J'ai besoin de ces documents. Qu'en avez-vous fait?

Il leva la main et frappa Barton en pleine face. Puis, se tournant vers l'un des hommes, il lui dit:

—Mailler, je vous le confie. Ne prenez pas trop de temps. Bastaki nous attend à Istamboul demain.

Barton lutta en vain contre les trois bourreaux du colonel qui s'étaient rudement emparé de lui. Ils parlaient allemand maintenant sans se cacher. Les coups volèrent comme ils le poussèrent vers une cave sentant le moisi.

Deux lui tenaient les bras tandis que Mailler se préparait à l'assommer avec une matraque. Barton fut atteint à la mâchoire.

La matraque se leva une deuxième fois quand une voix étrangère cria:

—Le premier qui bouge je le tue sur place.

Les Allemands se figèrent comme des statues et Barton tourna la tête.

Un homme de taille petite, mais tenant un énorme révolver se tenait sur le seuil.

Il remit un deuxième révolver à Barton et assomma les deux bourreaux, tandis que Barton étendit Mailler d'un coup de poing à la mâchoire, à la façon américaine.

L'inconnu fit sortir Barton par la porte de la cave et le fit monter dans une auto.

Dans l'ombre, Barton entendit encore la voix familière de femme, comme à l'hôtel:

—Est-ce toi Nicolai?

A la roue se tenait une jeune fille au teint pâle, aux yeux noirs comme de l'ébène.

—Je vous présente ma soeur Tamara.

Comme l'auto démarrait, un coup de feu retentit, mais la voiture fila en direction d'Ankara.

Le lendemain matin retrouva Barton dans le salon de ses nouveaux amis.

Nicolai Zaleshoff alla chercher sa meilleure bouteille de vodka dans son armoire aux liqueurs.

Tamara pansa de ses doigts délicats la joue tuméfiée de Barton. Son visage était joli et plus serein que celui d'Ana Remzi.

—Je représente l'Union soviétique, dit Nicolai à Barton. Le colonel Robinson est un espion nazi. Ils ont photographié de faux plans russes pour l'invasion de la Turquie qui devaient être reproduits dans les journaux turcs pour soulever la haine du peuple contre la Russie.

L'espionne russe, Baronovitch ou Remzi, comme vous voudrez mit la main sur cette enveloppe avec les conséquences tragiques que vous connaissez.

Maintenant, au nom de la Russie, je vous demande de me remettre cette enveloppe!

Barton hésita. Il ne voulait plus prendre de chances.

—Robinson m'a dit que Mlle Remzi travaillait pour lui. Peut-être mentait-il? Peut-être mentez-vous? En tout cas, je retourne à mon hôtel. Si vous êtes représentant de l'U.R.S.S. rencontrez-moi dans deux heures à l'ambassade russe.

—Et l'enveloppe?

—Je l'aurai avec moi.

LA CHAMBRE FOUILLEE

En entrant à sa chambre, Barton ne souriait plus.

La pièce avait été mise à sac. Ses valises et ses meubles éventrés, la tapisserie déchirée, le siège des fauteuils crevés.

Barton sortit aussitôt et se rendit chez un marchand de tabac où il demanda des cigarette Polo.

—Voulez-vous m'écrire le nom? demanda le commis.

En lisant les quatre lettres à l'envers cela formait le numéro de l'espion: 070d.

Le commis dit alors avec un sourire:

—M. McNamara sera heureux de vous voir, M. Barton. Passez donc par cette porte et montez l'escalier.

M. Barton arriva à un bureau d'aspect aussi américain que le bureau le plus moderne de Wall Street.

M. McNamara était le chef du 2e Bureau militaire des Etats-Unis en Turquie:

—Toute la police turque est à vos trousses. Elle a appris qu'un Américain du nom de Barton a été la dernière personne à voir vivante Ana Remzi.

Il tenait un journal racontant le meurtre.

Barton lui demanda:

—Que savez-vous d'un colonel Robinson?

—C'est un espion nazi et un saboteur.

—Avez-vous des fiches au nom des Zaleshoff, frère et soeur?

—Ce sont des agents russes, à moins que..

—Connaissez-vous un Turc à qui vous pouvez vous fier? J'ai besoin de quelqu'un avec moi qui parle turc.

—Rien de plus facile. Je vais vous confier Hassan, le jeune homme de la boutique.

—Est-ce que le nom de Bastaki vous dit quelque chose?

—Voici un de ses journaux. Il en a plusieurs. Il demeure à Istamboul et nous l'avons soupçonné d'avoir des liaisons nazies. Vous avez là une véritable tâche sur les bras, mon garçon.

L'INFORMATEUR

Barton retourna à l'appartement des Saleskoof et laissa Hassan pour monter le guet à la porte.

—Que désirez-vous? lui demanda Tamara.

—La vérité au sujet des documents que portait Mlle Remzi. Je ne crois pas que ce soit des documents forgés. Ils contenaient un plan théorique volé du ministère de la guerre russe. Robinson a dit la vérité quand il a dit que ces documents devaient lui être remis. Maintenant, la police turque me soupçonne du meurtre de la jeune espionne. Qui l'a tuée?

—Nous l'ignorons, dit Nicolai, en tenant toujours son révolver braqué sur Barton.

Tamara dit alors:

—C'est Rashenko, un de nos agents Mme Remzi était à la solde des nazis contre les russes.

Sa franchise plut à Barton.

Apparemment, Nicolai le prenait pour un fou prêt à gober n'importe quelle histoire.

A ce moment, les yeux de Tamara exprimèrent la frayeur et Barton se détourna juste en temps pour avoir le gros bonhomme aux paupières lourdes qu'il avait entrevu dans le train et que Ana Remzi redoutait comme informateur.

Barton reçut un terrible coup à la tête et perdit connaissance.

Quand il revint à lui, Hassan était penché sur lui:

—J'ai attendu à la porte comme vous me l'aviez dit. J'ai vu un couple sortir et monter dans une auto.

—Où sont-ils allés?

—J'ai pris le numéro de la licence. Elle est incrite au nom d'Igor Rashenko, Istamboul, 55, Chemin du Bosphore.

En fin la trame des événements se dessinait plus nettement.

Le couple russe n'avait pas raison de quitter leur appartement si précipitamment s'ils avaient eu l'enveloppe. C'était donc le colonel Robinson qui avait fait fouiller la chambre d'hôtel de Barton.

Le geste logique que devait maintenant faire Robinson était de remettre les documents à Bastaki pour publication dans ses journaux pronazis, afin de soulever l'opinion turque. Nicolai et sa soeur Tamara se rendraient aussi à Istamboul pour ravoir les papiers s'ils étaient entre les mains du faux colonel anglais.

Barton savait donc y rencontrer tout son monde là.

Le soir venu il se faufila dans le jardin de Bastaki.

Les étages supérieurs de la somptueuse villa étaient dans l'obscurité, mais tout le rez-de-chaussée donnant sur la terrasse était illuminé. Des rires, de la musique et des chansons venaient jusqu'à lui abrité derrière un buisson d'arbustes.

DEVANT L'ASSASSIN

Avec précaution, Barton s'approche des fenêtres. Tout ce chant venait d'un radio devant lequel était assis un gros bonhomme au teint et aux cheveux noirs et aux paupières tombantes, l'homme du wagon, l'informateur: Rashenko! C'était lui qui avait assassiné Ana Remzi.

Barton sortit le révolver que tout agent du 2e Bureau portait sur lui et il entra dans la pièce.

Tout à coup, sans qu'un seul coup fut tiré, Rashenko tomba de sa chaise sur le parquet. Une lame de poignard entre les épaules! Il devait être mort depuis deux ou trois heures.

—Baissez votre révolver, M. Barton! cria une voix rauque.

C'était celle du colonel Robinson.

Barton obéit.

—Poussez l'arme du pied dans ma direction, ajouta l'espion nazi. Je vois que vous avez de la ténacité. Vous pourriez m'être fort utile.

—Que me voulez-vous?

—Je vous offre la chance de participer à un ordre nouveau. Vous serez bien payé.

Barton jugea bon de gagner du temps.

—Je vous écoute. Mais il me faut des preuves de vos intentions.

—Comme quoi?

Robinson pressa un bouton et Mailler et un autre Allemand entrèrent poussant devant eux nos deux Russes, Nicolai et Tamara.

Ils étaient pâles et échevelés, mais conservaient cet air résolu et ferme qui fait la force des Russes.

—Supposons que nous vous demandions de tuer M. Zaleshoff. Entre les deux yeux c'est une place idéale, dit Robinson cynique.

—Vous ne ferez pas ça, M. Barton, cria Nicolai.

Les yeux de Tamara étaient grands ouverts d'épouvante. Ne pouvait-elle donc pas comprendre que Barton temporisait?

Barton prit le révolver que lui tendait Robinson. Il n'était pas chargé. Il le savait rien qu'au poids trop léger. Il visa par dessus la tête de Nicolai et il n'y eut que le bruit de déclic du chien.

Robinson se mit à rire:

—Vous ne supposez pas que je vais vous confier une arme chargée?

Il sortit l'enveloppe de sa poche et leur dit:

—Vous avez failli dans votre tâche; je vais maintenant accomplir la mienne. Mailler, disposez des deux Russes comme vous l'entendrez.

MOMENT PATHETIQUE

Ils perçurent des bruits de pas vifs dans le passage. La porte de dehors se referma avec bruit et un ronflement de moteur d'auto s'éloigna.

Robinson venait de sortir.

Mailler et son acolyte les poussaient dans le passage. Barton songea alors à sauver Tamara. D'un vif coup d'épaule il fit perdre l'arme à Mailler, mais l'autre Allemand plus vif et plus jeune tira sur Nicolai qui reçut la balle en plein ventre. Il se plia en deux et s'affaissa. Barton, qui avait assomé Mailler tira alors sur le jeune Allemand le tua raide.

Comme ils entendaient des bruits de pas à l'étage supérieur, Barton prit Tamara par la main et lui dit:

—Vite, sauvons-nous par le jardin.

—Notre auto est au bord de la route, dit-elle. Ils sautèrent dans la voiture et Tamara insista pour conduire.

Barton aurait voulu parler, mais quoi dire d'abord. Il murmura enfin:

—Je vous offre mes sympathies pour votre malheureux mais héroïque frère.

Nicolai espérait mourir ainsi pour aider sa patrie, notre Russie.

Barton eut la gorge oppressée. Il avait connu bien des jeunes filles dans sa course à travers le monde, mais il n'en avait jamais vues ayant le courage et le stoicisme de Tamara, ni aucune l'attirait autant que cette Russe à la fière beauté.

En lui-même, il dut avouer qu'il se sentait follement amoureux de cette belle jeune fille. Jamais il ne l'avait réalisé plus fortement qu'en ce moment.

Mais il ne pouvait en ce moment avouer son amour; il avait encore une mission à remplir, la plus dure de sa vie. Il lui fallait arracher les plans à Robinson et le tuer proprement.

Le journal d'Istamboul de Baskati s'appelait le Croissant.

Il s'arrêta donc devant la bâtisse du journal; une vieille bâtisse semblable aux journaux de province de son pays.

—Attendez-moi ici, lui dit-il.

—N'allez pas là seul; vous allez vous faire tuer, lui cria Tamara.

—Je n'ai pas le temps d'y songer, dit-il.

Il aperçut l'auto de Robinson devant la façade de l'édifice. Il ordonna à Tamara de faire le tour et il passa par en arrière où les livreurs et leurs camions attendaient la sortie du journal. Ils paraissaient excités, car ils avaient entendu dire que la prochaine édition contenait une grosse nouvelle.

Barton se faufila parmi eux sans trop se faire remarquer.

Il entra dans l'immeuble demandant en anglais où se trouvait le bureau de l'éditeur, en se faisant passer pour un touriste.

Il apprit que l'éditeur s'appelait Rader.

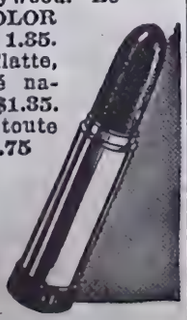
Il poussa l'audace jusqu'à demander où était le colonel Robinson.

(A suivre à la page 27)

LA BEAUTE ET LA PERSONNALITE SONT A VOTRE PORTEE AVEC LE NOUVEAU MAQUILLAGE

Max Factor

Ce nouveau maquillage magique convient à toutes les femmes et à tous les genres. Ce sont les mêmes teintes que celles que portent les stars d'Hollywood. Le rouge à lèvres TRU-COLOR fait sensation; le tube 1.35. La poudre adoucit, flatte, rehausse votre beauté naturelle. La boîte .75 - $1.35. Le rouge existe dans toute la gamme. La boîte: .75



DUPUIS—allée des cosmétiques

Dupuis Frères LIMITEE

MONTREAL

FEMME COURAGEUSE

(Scénario tiré du film "First Comes Courage" — Production Columbia.)

Le blanc couloir de l'hôpital semblait répercuter les battements de son coeur comme pour amplifier la muette panique qui l'oppressait.

Nicole était affolée.

Qu'arriverait-il si Rose ne voulait pas la croire?

A quoi auraient servi tous les risques qu'elle avait courus pour Hans si tous les Norvégiens loyaux de Slavik persistaient à la considérer comme une quisling, une espionne à la solde des nazis?

Elle s'arrêta devant une porte close derrière laquelle était étendu un commando britannique blessé.

Au pressant appel du Dr Aanrud, le commandant avait été envoyé d'Angleterre en Norvège parce qu'un de ses plus précieux patriotes dirigeant la guerre muette contre l'envahisseur se trouvait en danger.

C'est pour sauver Nicole que le commando était donc venu. Mais, maintenant, à cause du traître Thorsten dont les nazis avaient cerné la ferme et avait fusilé, le soldat allié était à la charge de Nicole.

Elle se disait donc en elle-même:

"Si la supplique que j'ai adressée à la garde-malade Rose Lindstrom était mal comprise, mal interprêtée? Qu'arrivera-t-il? Et pourtant, le regard de Rose en avait dit long sur ce qu'elle pensait. De plus, il fallait passer outre cette sentinelle qui gardait le seuil . . . "

—Vous comprenez que vous n'êtes pas un prisonnier de guerre, mais un espion, disait la voix de Hans qu'elle percevait derrière la porte.

Puis, prenant congé du blessé, il lui avait dit:

—Tout ce qui peut vous sauver du peloton d'exécution ce sont des aveux. Si vous parlez, vous aurez la vie sauve . . .

—Honnêtement, major Dichter, avait répondu le commando, feriez-vous des aveux pour sauver votre peau? Alors, pourquoi serais-je plus lâche que vous?

Nicole trouvait que la voix du blessé lui était familière. Elle avait déjà entendu cette voix quelque part.

Le coeur de Nicole battait à se rompre.

Oui, elle se souvenait de lui maintenant; Alan Lowell dont elle avait tant voulu qu'il lui adressat la parole, il y a de cela si longtemps déjà.

—Vous êtes pincé, continua Hans. Alors, autant parler et tout dire.

Nous ne tenons pas à vous fusiller. Donc, nous nous reverrons demain, dans vos nouveaux quartiers. Songez à tout ce que je viens de vous dire. Peut-être que d'ici là vous vous montrerez raisonnable.

"Ses nouveaux quartiers." Cela veut dire qu'elle est assez remis de ses blessures pour être transporté au donjon, se disait Nicole.

Le donjon! Ce seul nom mettait devant les yeux de Nicole une vision d'horreur. Elle devinait ce qui se passait dans ces terribles donjons que les nazis remplissaient de martyrs. Depuis que le major Hans Dichter était commandant de la garnison de Slavik, les actes de cruauté avaient augmenté dans les donjons de la ville.

Rien d'étonnant alors que les citoyens aient manifesté leur mépris et leur dégoût pour Nicole, une jeune Norvégienne qui, apparemment avait donné son coeur à l'homme qui les opprimait.

Depuis plusieurs mois, en effet, Nicole avait apprit l'art de cacher sa répugnance pour le commandant allemand. Elle avait appris à mentir et à lui sourire de façon trompeuse quand les yeux de Hans se posaient sur elle avec cupidité.

Elle avait même su envouter le colonel von Kuntslow qui avait été dépêché par Berlin pour s'enquérir pour quelle raison il y avait tant d'actes de sabotage réussis dans la région commandé par Dichter.

Or, comme la porte de la chambre du blessé s'ouvrait, Nicole arborait son sourire de circonstance.

Nicole vit Hans se diriger vers elle.

La forme de l'Allemand cachait à-demi le lit et le blessé qui regardait au plafond.

C'est alors que Nicole se rendit compte qu'il s'agissait bien en effet d'Alan Lowell. Quelque incroyable que cela fût, c'était bien Alan que les Anglais avaient envoyé comme commando pour accomplir une mission au cours de laquelle malheureusement il avait été blessé.

Dans le couloir, Hans dit à la jeune fille:

—Je ne voulais pas vous faire attendre, dit-il. Mais, ce n'est pas tous les jours que nous capturons un commando anglais. Cela mérite de fêter cette occasion et je m'invite donc à votre maison ce soir.

Nicole ne songea même pas à répondre et elle regarda Hans les yeux vides. Elle ne songeait qu'à Alan, le prisonnier de cette bande de bourreaux cyniques. Alan, l'homme qu'elle aimait le plus au monde.

C'était ce soir là même que Nicole avait dit à Rose Lindstrom que Alan devrait être enlevé de son lit d'hôpital et caché dans la vieille et élégante demeure de Larsen, à l'extrémité de Salvik, à l'orée de la forêt pacifique et complice.

Elle persuada donc Hans de l'amener danser au café de la ville.

L'endroit était illuminé, contrairement aux autres endroits de la ville où régnait le couvre-feu et l'extinction des lumières.

De longues banquettes se trouvaient le long du mur avec des petites tables carrées devant et un orchestre de vieux musiciens, trop vieux pour faire autre chose. Autrefois, l'endroit était très gai, très bruyant. Ce soir-là, les gens étaient sombres et muets. Personnes n'osait plus rire comme autrefois, au temps de la libre Norvège.

Nicole devinait bien que tous les regards étaient sur elle comme elle valsait avec le major allemand, l'homme le plus détesté de la place. Il dansait bien et avait belle apparence dans son uniforme bien pressé.

Pendant tout ce temps-là, Nicole songeait à Alan, ce jeune avocat anglais qu'elle avait rencontré au cours d'une excursion de ski dans les montagnes de son pays. Les deux amoureux avaient ensuite passé tout un été ensemble. Ils avaient formulé de beaux projets et il avait été question de leur mariage. L'automne venu, ils devaient se marier.

La musique avait cessé. Le major ordonna à l'orchestre de jouer encore, mais personne ne voulait plus danser tant que le major et Nicole occuperaient le parquet.

La jeune fille comprit vite la situation et proposa au major nazi de se reposer et de manger, car elle avait faim, dit-elle.

Le major appela le garçon.

Comme il levait son verre, le major déclarait son amour à Nicole.

Au bout de quelques minutes, on entendit une sirène. C'était la sirène du donjon annonçant qu'un prisonnier venait de s'évader.

Le boche se leva comme un ressort et ordonna à Nicole de rentrer chez elle tandis qu'il se hâtait vers la prison.

L'orchestre se mit à jouer l'hyme national norvégien Nicole se leva comme les autres, mais elle comprit bientôt qu'elle devait continuer son rôle de fausse espionne.

Elle songeait alors:

—Alan est peut-être libéré maintenant?

Elle sortit pour assister à l'alerte.

Les motocyclettes de la Gestapo allaient dans toutes les directions. Hans criait des ordres: "Fouillez toutes les maisons. Il ne doit pas être encore sorti de la ville."

Nicole rentra chez elle.

Elle hésita un moment avant de descendre au sous-sol.

Rose Lindstrom se penchait sur une forme sanglante étendu sur un sofa-lit. La garde-malade tendait une aiguille hypodermique au vieux Soren, le valet de chambre de Nicole et dit à Alan:

—Vous rafistolez les jambes? demanda Alan.

Oui, mon ami, car je suis médecin de l'hôpital royal d'Oslo.

A ce moment, le jeune commando aperçut Nicole:

—Allo Nick, dit-il comme s'il venait de la quitter la veille et non depuis trois ans.

Nicole s'agenouilla au bord du lit et mit la main sur son front:

—Bonjour Alan, répondit-elle.

Rose comprit alors que Nicole était une compatriote comme les autres.

Le lendemain matin, Hans téléphona à Nicole.

Il était furieux. On n'avait pu retrouver le commando évadé. S'il savait qu'il était chez elle!

Une sentinelle allemande avait été poignardée. Il avait dû sévir contre tout le personnel et Rose avait été du nombre des victimes.

Dans l'après-midi, Nicole descendit de nouveau au sous-sol.

Elle savait qu'Alan avait repris connaissance. Soren lui avait même dit qu'il prenait beaucoup de mieux.

En effet. Alan était debout, se tenant sur une jambe encore valide. Elle se jeta dans ses bras et il la pressa sur sa poitrine, comme autrefois, comme durant les beaux jours d'avant-guerre.

—Alan! Comme c'est merveilleux de se revoir enfin, ici!

—Oui, mais ce ne sera pas pour longtemps, hélas, car les agents de la Gestapo fouillent toute la ville. Mais, je ne puis demeurer ici plus longtemps. Je n'aurais jamais rêvé qu'ils devaient t'envoyer ici.

C'est moi-même qui l'ai voulu, répondit Alan.

—Mais, comment allez-vous exécuter votre plan?

—Il doit y avoir un raid jeudi soir, un raid sur Slavik pour faire sauter les réserves de pétrole.

Pendant ce temps, Hans Dichter s'arrachait les cheveux. Ses hommes ne pouvaient retrouver le commando évadé.

Dans l'après midi, le major amena Nicole au bord de la mer. C'est alors que Hans fit sa demande ne mariage

Il voula't que le mariage se fasse le plus tôt possible.

—Mais, Hans lui répondit Nicole, pourquoi cette hâte? Pourquoi cette semaine?

Elle savait que le major avait dû avoir une entrevue orageuse avec le colonel envoyé par Berlin pour faire enquête sur l'évasion.

Mettons jeudi alors? Je dois me rendre à Aldvine pour deux jours afin d'examiner les usines de munitions. Mais je veux un grand mariage public, autrement les gens vont dire que nous voulons nous cacher. Après la cérémonie nous irons passer notre lune de miel dans les montagnes. Dites-oui.

—Mais deux jours ne me suffisent pas pour faire ma robe de mariage.

—Il le faut, insista le major Dichter et Nicole baissa la tête. Elle avait une idée...

Alan s'habituait à marcher dans le sous-sol quand Nicole revint de sa ballade.

—Nick, où avez-vous été? Je me suis senti comme un tigre dans une cage. J'ai arpenter cinquante milles dans cette salle.

Elle lui avoua la demande de Hans Dichter.

—C'est pour quand? demanda-t-il.

—Jeudi soir.

—Alors, le même soir que le raid.

Il aurait pu dire le soir du meurtre, mais il se retint.

Nicole avoua à Alan qu'elle accepterait le mariage afin de se rendre ainsi plus utile à son pays à ses gens, afin d'éloigner tous les soupçons sur elle.

—Tu es folle, Nick, lui dit Alan qui semblait alors avoir vieilli de vingt ans. Mais, il ne te reste qu'une chose à faire: de t'enfuir avec moi en Angleterre.

Elle lui avoua que Hans allait passer deux jours à Aldvine.

—C'est ridicule, dit-il. Il n'y a pas d'usine ni chemin de fer à cette endroit que je connais bien. Il n'y a qu'une salaison de poisson. Il t'a menti pour te mettre à l'épreuve. Crois-moi.

Il la supplia de prévenir le Dr Aanrud que le renseignement était faux. que Hans n'irait pas à cet endroit.

Pendant deux jours, Nicole ne vit pas Dichter. Il était supposé en dehors de la ville.

Nicole et Alan préparèrent le raid sur les réservoirs de pétrole suivant les plans conçus.

Les commandos devaient atterrir aux environs de minuit et Alen s'en retournerait avec eux en Angleterre.

—Soren peut donner un coup de main, dit alors Nicole. Il avait l'habitude de conduire une charette. Vous pourrez vous y cacher. En partant vers 10h 30 vous arriverez en temps.

—Vous reverrais-je? Serez-vous de retour de la cérémonie?

—Mais oui, sans doute, mentit Nicole, car elle savait alors qu'elle serait dans sa robe de mariée, la robe qu'elle aurait voulu mettre pour son mariage avec Alan.

Elle avait sonné Soren pour lui donner ses instructions.

Le soir venu, une auto l'attendait à la porte.

Alan voulut la suivre, mais elle le prévint:

—Il y a des sentinelles à la porte. Ils peuvent entrer et vous découvrir.

—Ne pouvez-vous pas au moins me dire adieu?

Il la prit dans ses bras et l'embrassa bien fort.

Hans et ses officiers l'attendaient.

La salle où devait avoir lieu le mariage était pavoisée de croix gammées et scintillait de mille feux.

Le mariage fini, on but de nombreux toasts et Hans enleva sa jeune femme et partit seul avec elle en auto.

—N'avez-vous pas peur de filer ainsi sans garde de corps? lui demanda Nicole.

—Je le veux ainsi, dit-il.

Il remisa son auto dans la cour à côté de la maison de Nicole.

Elle monta à sa chambre se changer de toilette et mit un costume de voyage.

Chose curieuse, Soren n'était pas là pour ouvrir.

Nicole savait qu'il conduisait la vieille voiture vers la plage avec Alan caché dedans.

En descendant l'escalier, elle entendit Hans qui pianotait.

Elle entra dans le salon. Il continua à jouer.

Je suis prête, lui dit-elle.

Hans se retourna et se dirigeant vers elle la souffleta.

—Je vous ai menti Je ne suis pas allé à Aldvine. Or, les Anglais vont bombardé l'endroit ce soir. La seule personne qui savait que j'irai à Aldvine c'est vous. Vous m'avez trahi.

Alan avait donc raison, se dit Nicole en frottant sa joue endolorie.

—Partons dit-il. Nous nous dirigerons vers les montagnes. Mais en cour de route, il y aura un curieux accident de voiture, La mariée se fera tuer et le major sera miraculeusement sauvé. Partons!

A ce moment un coup de révolver retentit et Alan se montra dans l'embrasure de la porte du salon avec son arme encore fumante dans ses mains.

Il n'était donc pas parti. Il avait attendu, car il savait ce qui allait se produire.

Il s'agissait de faire disparaître le cadavre, car Alan et Nicole et Soren savaient tous que si le cadavre d'un officier allemand était découvert dans la maison d'un Norvégien, mille citoyens seraient tués en otages.

Ils cachèrent le corps du boche dans sa propre auto et Alan dit alors:

—Maintenant Nick, c'est entendu, vous venez avec moi en Angleterre.

Mais au lieu de prendre la charette, il sauta dans la limousine du major.

A ce moment arrivait l'auto du colonel qui venait fouiller la maison pendant que Hans et Nicole étaient partis en voyage.

Alan n'hésita pas un instant. Il pesa sur l'accélérateur et gagna la campagne.

—Nous suivent-ils?

Nick regarda en arrière et aperçut que l'auto du colonel les suivait et que quelqu'un avec lui tirait sur eux avec une mitrailleuse.

Ils entendirent les explosions alors. Les réservoirs sautaient.

Une des explosions fit sauter l'auto du colonel.

Alan poursuivit sa route jusqu'au point où se tenaient les commandos.

—Où sont les barges? demanda-t-il.

Par ici, répondit un des commandos anglais. Madame embarque avec vous?

Oui, répondit Alan fier de joie.

Ils coururent vers la plage, mais Nicole voulut regarder en arrière et elle se fixa comme une statue de sel.

C'est à ce moment qu'elle prit une résolution énergique.

Je ne pars pas dit-elle. Je reste dans mon pays pour le défendre. Ne risques-tu pas ta vie toi aussi pour la patrie. La mienne est ici. Je reste.

Alan comprit et baissa les yeux et Nicole revint seule à Stavik où le courage d'une femme était nécessaire pour soutenir celui de ses compatriotes. . . .

FIN

PERSONNAGES

Nicole .... Merle Oberon
Alan Lowell .... Carl Esmond
Von Kuntslow ..... Reinhold Schunzel
Dr Aanrud .... Fritz Lieber
Soren .... Erville Alderson
Le chauffeur de Dichter .... William Martin
Ole .... Erik Rolf
L'assistant du Dr Aanrud..William Phillips

——— o ———

Le mari de Ingrid Bergman, le Dr Peter Lindstrom, devenu citoyen américain, est attaché à un hôpital de Rochester et ne se rendra pas à Hollywood comme on l'avait pensé.

"WINTER TIME"

Où la scène se passe à Québec et ou Sonja Henie participe au carnaval d'hiver. — Un film pour se rafraîchir—— en plein été.

Freddy Austin, l'ami de Skip Hutton, de New-York avait à Québec un hôtel qu'il appelait Château-Promenade et qui voulait rivaliser avec le Châtetu Frontenac pour les sports d'hiver.

Skip avait appris que Hjalmar Ostgaard, le millionnaire norvégien, et sa nièce Nora étaient les hôtes de l'Hôtel Elite à New York, ayant Russel Carter pour gérant, et que le millionnaire et sa nièce songeaient à se rendre à Québec pour le carnaval d'hiver.

Evidemment, ils descendraient au Château Frontenac.

Skip décida d'intervenir.

Les Ostgaards donnaient une réception au grand salon.

Mlle Ostgaard était une patineuse émérite. Pour le plaisir de ses invités, elle patinait sur le parquet du bal converti en patinoire grâce à de la glace artificielle.

Skip se rendit au salon comme les derniers invités s'en allaient.

Il prétendit aux Ostgaards qu'il était représentant de la Chambre de Commerce du Canada et qu'il était venu à New-York pour leur souhaiter d'avance la bienvenue au Canada. Il s'occuperait de leur réserver une suite au Château.

Il demanda à voir leurs billets.

Il manifesta alors un désappointement. Ces billets les conduisaient directement au Château. Ils ne pourraient pas voir les scènes canadiennes, les plaines couvertes de neige, tout le pasage.

Il suggéra donc de changer leur itinéraire afin qu'ils puissent mieux jouir de la nature canadienne.

Skip ne leur avait pas dit de quel Château il voulait parler.

Son idée était de les attirer au Château Promenade de son ami Austin.

Arrivé au Château, Skip aperçut le visage déconfit de Freddy.

Il y avait de quoi: les déménageurs enlevaient tous les meubles de l'hôtel qui avaient été saisis faute de paiement.

C'était la ruine.

Skip persuada les déménageurs de lui accorder encore un délai leur disant qu'il attendait un millionnaire et qu'avec l'argent qu'il recevrait il paierait tous les arrérages.

Freddy n'aimait pas beaucoup cet arrangement. Que dirait le millionnaire norvégien en voyant que le Château où on l'amène n'est pas le Château Frontenac?

—Qu'à cela ne tienne, dit Skip, quand même il bouclerait ses valises le lendemain matin? Du moment qu'il aura couché ici, ce sera suff'sant pour faire de la publicité au Château Promenade et les touristes de marque afflueront quand on verra dans les journaux qu'un millionnaire y est descendu avec sa nièce.

Ils se rendirent donc au-devant de leurs invités. L'orchestre de Dick Morgan fut même de la réception avec Brad Barton, le Troubadour Yankee.

—Des yeux bleus? Des cheveux blonds? Un papa millionna're? Hourrah! La fille est à moi, surtout avec mon talent de chanteur.

Mais Flossie, la chanteuse, n'était pas du même avis. Elle était amoureuse de Brad.

Les Ostgaards descendirent du train de fort méchante humeur. Ils n'avaient pas vu les plaines de neige promises et ils ne demandaient qu'à arriver au Château le plus vite possible.

M. Ostgaard, qui avait un gros rhume, jurait et disait que s'il attrapait une pneumonie, il poursuivrait l'hôtel.

Quant à Nora elle cherchait Freddy. N'était-il pas le propriétaire de l'hôtel?

A leur arrivée au Château Promenade l'orchestre joua Wintertime. Une sérénade en l'honneur de la jeune fille.

Freddy crut bon de lui avouer la vérité, mais Nora ne fut pas désappointée. Quant à M. Ostagaard, il se sentait trop malade pour se préoccuper de l'hôtel où il se trouvait du moment qu'il pourrait se coucher au chaud.

C'est Flossie qui, le lendemain matin, révéla au millionnaire qu'il n'était pas au bon Château.

Mais, sa réaction ne fut pas celle qu'attendait Flossie.

—Qu'à cela ne tienne, dit-il, j'achète le Château Promenade et j'en fais une place chic.

Il engagea Freddy et Skip comme patena'res avec qui il partagea les profits.

Le Château Promenade fut renippé et les invités affluèrent. Les affaires étaient prospères.

Nora se consumait d'amour pour Freddy, mais celui-ci était trop géné pour se prononcer. Elle ne pouvait tout de même pas lui avouer son amour? Nora comprenait pourtant que le jeune homme la trouvait de son goût; mais Freddy se laisa't embotiner par les autres jeunes filles à qui il ne semblait pouvoir rien refuser.

Nora tenta de rendre Freddy jaloux en flirtant avec Brad.

Brad se croyait irrésistible et c'est ce qui déplaisait à la jeune fille.

Un après-m'di, M. Ostgaard reçut des visiteurs de New-York qui voulaient engager Nora à $1,500 par semaine pour donner des représentations de patinage de fantaisie. Mais Nora ne songeait pas à l'argent.

Un soir, elle se trouva seul avec Freddy et celui-ci se montra plus entreprenant. Il l'embrassa et tout semblait aller pour le mieux dans le meilleur des mondes...

Au milieu de son bonheur, elle apprit l'invasion de la Norvège par les Allemands. M. Ost gaard apprit que la tragédie européenne avait des conséquences désastreuses pour lui. Tous ses fonds étaient sequestrer par le gouvernement canadien. Il ne pourrait plus rencontrer ses obligations et le Château allait faire banqueroute.

Contre son gré, il consentit à Nora de faire un emprunt à la banque. Mais comment pourra-t-il rembourser ce prêt? Il se le demandait sans trouver de réponse logique. Mais Nora avait son idée: elle accepterait cet engagement à New-York.

(à suivre sur la page 27)

THIS IS THE ARMY

Voici un film pour une bonne cause. — Les Frères Warner vont donner toutes les recettes aux Fonds de secours de l'armée américaine.

1917... C'est la guerre!... La première grande guerre pour les Américains et le pays avait grandement besoin d'hommes.

Des panneaux étaient affichés partout disant aux passants: "Oncle Sam a besoin de vous". De tous les coins du pays, les hommes se présentèrent et offrirent leur vie pour la défense de la liberté contre la barbarie teutone.

Parmi ces hommes, il en fut trois, trois hommes et leurs enfants, dont nous allons vous parler.

Il y avait d'abord Jerry Jones, un danseur originaire d'Irlande dont les pieds agiles se firent applaudir au Ziegfeld Follies.

Et puis, il y eut Eddi Dibble qui aimait la vie de soldat. Il ne fut pas conscrit: il alla lui-même s'enrôler.

Eddie était un cornetiste et il avait l'ambition d'être clairon dans son régiment. Quand Mme Dibble comprit que son marie était bien résolu à revêtir l'uniforme, elle l'encouragea et l'embrassa affectueusement à son départ.

Enfin, il y eut Mexie Twardofsky, émigré d'Europe centrale, qui vivait avec sa mère et qui ne voulait pas que celle-ci endure les souffrances que leurs aieux avaient souffert.

Nos trois copains firent les exercices ensemble au camp militaire de Long-Island.

Ils avaient pour instructeur un sergent qui ne pardonnait rien. McGhee était son nom. Un dur des durs! C'était un soldat, un vrai, mais esclave de la discipline la plus rigoureuse qu'il tenait à imposer à tous.

Le sergent avait à se plaindre de Jerry Jones au major Davidson en disant que le fantassin se servait plutôt de ses pieds pour danser des jigues que pour faire des manoeuvres.

Le major, à cette nouvelle, eut une idée.

On dit qu'il faut maintenir le moral dans les camps. Et bien, il ferait de Jerry un metteur en scène qui organiserait une troupe et donnerait des représentations. Puisqu'il était danseur, et bien il danserait.

Jerry monta donc une revue avec Maxie qui chantait une complainte comique et avec Eddie qui jouerait du cornet à en perdre le souffle.

Le seul malheureux au cours de tous ces préparatifs était le Sergent McGhee. Ce qui l'horripilait c'était de voir les soldats déguisés en danseuses ou en actrices.

Sommes-nous dans les coulisses
ou dans les exercices?

Avait-il l'habitude de dire, lui qui n'avait jamais fait une rime de sa vie.

La revue militaire de Jerry fut représentée au théâtre Century de New-York et remporta un succès boeuf.

Après la dernière représentation, nos troupiers s'embarquèrent pour la France où ils firent honneur à leurs familles et à leur drapeau.

LE RETOUR

L'armistice ayant sonné, les hostilités subitement terminées, nos copains revinrent en Amérique.

Jerry avait un éclat d'obus dans le genou. Il ne pouvait plus danser, mais il sut se débrouiller. Marié, il eut un grand garçon qui devint plus tard son associé quand le père devint régisseur théâtral.

De son côté Maxie vit aussi grandir à ses côtés un beau garçon à peu près de l'âge de Johnny, le fils de son copain Jerry.

Maxie, comme ceux de sa race, se lança dans le commerce. Il fit fructifier (le mot est juste) un commerce de fruits et légumes!

Son fils Ollie était son assistant.

Juant à Eddie, qui avait toujours fait différemment des autres, il eut une fille. Un joli brin de fille du nom d'Eileen et elle devint l'ami de Johnny Jones.

Les enfants étaient en âge quand sonna la deuxième guerre, celle-ci.

Ce fut au tour des fils de faire comme leurs pères. Johnny et Ollie s'enrôlèrent aussi sous le drapeau étoilé.

C'était hier.

Kate Smith avait ressuscité la chanson "God Bless America" que Jerry Jones avait chanté il y a vingt-cinq ans.

Le meilleur ami de Johnny était un nommé Blake Nelson, pilote-aviateur à Honolulu.

Vint alors le 7 décembre 1941, date fatidique dans l'histoire américaine. Parmi les premières victimes de l'attaque sournoise des Japonais fut Blake qui laissait une jeune femme en larmes et qui attendait la naissance d'un enfant. En apprenant la triste nouvelle, Ted, le frère cadet, s'enrôla à son tour pour venger son frère.

De son côté, Johnny tenta de persuader Eileen qu'ils ne devraient pas se marier avant la fin de la guerre. Ils se trouvaient alors dans un café. Frances Langford chantait: "What Does He Look Like". Elle n'écouta pas la fin de la chanson, car elle partit seule.

Le lendemain, elle remit à Johnny l'anneau de fiançailles. Johnny ne prononça pas une parole de regret ou de reproche. Il comprenait, vu la guerre, que cela était mieux ainsi.

LE MEME CAMP

Il se trouva dans le même camp que celui de son père, à Long-Island où une autre génération de jeunes gens se préparait à lutter comme ceux de la génération précédente, comme leurs pères et leurs oncles.

Or, Johnny et Ollie eurent le même sergent, le fameux McGhee qui était plus gueulard et plus sévère que jamais. Il y avait aussi le major Davidson de l'autre guerre qui était maintenant colonel.

Celui-ci, tout comme autrefois, était intéressé à monter une revue militaire pour amuser les troupes. Or Johnny en fut l'organisateur et Ollie fit partie de la troupe. Ted Nelson eut aussi son rôle dans la pièce et le titre général était "This is the Army" (C'est ça l'Armée!)

Les pères furent aussi invités à répéter un de leurs numéros à succès de l'autre pièce montée lors de la Grande Guerre intitulée: "Yip, Yip, Yapkank!"

Johnny savait que Eileen était dans la salle et cela lui faisait plaisir car la représentation donnée à New-York fut un vrai triomphe!

La troupe fit le tour du pays Il y eut même une représentation à Washington pour le président.

Eileen et Johnny euren enfin le temps de se parler et de se dire franchement ce qu'ils désiraient, avec le résultat qu'ils furent mariés devant un aumônier de l'armée.

Johnny partit à son tour, non plus pour la France, hélas déjà envahie et occupée, mais pour un autre front de guerre.

Mais, un jour, il reviendrait comme son père couvert de gloire et ce jour Eileen l'attendait derrière sa fenêtre, les larmes aux yeux, mais des larmes de joie...

PERSONNAGES

Jerry Jones	George Murphy
Maxie Twardofsky	George Tobias
Mrs. Twardofsky	Ilka Gruning
Eddie Dibble	Charles Butterworth
Rose Dibble	Una Merkel
Eileen Dibble	Joan Leslie
Sgt. McGhee	Alan Hale
Johnny Jones	Lt. Ronald Reagan
Dannie Davidson	Herbert Anderson
Mrs. Davidson	Dolores Costello
Blake Nelson	Sgt. Carl Fisher
Ted Nelson	Robert Shanley
Mrs. Nelson	Dorothy Peterson
Ollie Twardofsky	Julie Oshins

FIN

— o —

A PROPOS DE MICHELE MORGAN

Michèle Morgan a confié à un ami qu'elle vend sa maison à Richard Quine qui doit épouser Susan Peters cet automne. Le mari de Michèle, Bill Marshall, est maintenant dans l'aviation, de sorte que la jeune française se contente de vivre dans un appartement. Le couple Quine-Peters sera uni en octobre, maintenant qu'il a trouvé un nid d'amour.

Ginger Rogers vient de finir Lady in the Dark. Depuis elle s'occupe tellement de la vente des timbres de guerre qu'elle n'a pas pu encore faire son voyage de noce avec son mari Jack Briggs.

(Suite de la page 25)

WINTER TIME

Elle patinerait pour (1,500 par semaine et avec cet argent, rembourserait l'argent emprunté.

Mais Nora vit qu'elle ne pouvait pas retourner aux Etats-Unis, le quota des immigrés norvégiens étant complet. Que faire. Il lui faudrait se marier, mais avec un Américain. Brad l'était. Elle accepterait donc ce mariage contre son gré, car c'est Freddy qu'elle aimait.

Skip, mis au courant, conseilla à Nora de faire au moins ses adieux à Freddy et de lui dire toute la vérité.

—Mais, répondit Freddy, Brad n'est pas un Américain, c'est un Roumain.

—Oui, mais je dois épouser un Américain pour pouvoir retourner aux Etats-Unis? dit Nora.

—Alors, pourquoi ne pas m'épouser? répondit Freddy.

—Je ne puis pas, car vous êtes Canadien.

—Oh? non, répondit Freddy, je suis né dans le Maine.

Nora lui sauta au cou. Elle était sauvée. Elle marierait l'homme de son coeur et son père ne serait pas ruiné, pas plus que le Château Promenade de Freddy où elle avait trouvé le bonheur.

FIN

◆ ◆

(Suite de la page 22)

BACKGROUND TO DANGER

Un employé lui répondit qu'il était descendu à la composition avec le rédacteur en chef. Il descendit un escalier en spirale et perçut enfin la voix de Robinson, sans être vu, qui disait:

—Excellent. Voilà une nouvelle qui fera passer la Turquie du côté de l'Allemagne sans plus de propagande. Remontons à votre bureau.

Robinson prit l'ascenseur, tandis que Barton descendit.

Dans la salle de composition, un typographe posait le titre de la première page sur une table.

Comme il détournait la tête, Barton put lire:

La Russie se dispose à envahir la Turquie.

Des documents secrets le prouvent.

Barton aperçut un marteau pour cogner le métal et d'un coup sec fit voler le métal en mille morceaux.

Puis il grimpa au bureau du rédacteur qui avait été appelé au téléphone dans un autre bureau.

Il se trouva seul en face de Robinson qu'il visa de son révolver:

—Donnez-moi l'enveloppe.

—Je ne l'ai pas.

—Vous mentez. En tout cas, je le saurai bien en vous tuant comme un chien.

Voyant qu'il était résolu, Robinson lui jeta les documents que Barton jeta dans un crachoir et il mit le feu. Les documents et les photos brûlèrent comme un feu de paille.

Sa mission accomplit, Barton sortit.

Dix jours après, Barton, Tamara et McNamara était à l'aéroport pour voir quatre agents turcs reconduire Robinson à un avion qui devait transporter le faux colonel à Berlin.

Bras dessus, bras dessous, Barton et Tamara se dirigèrent vers un autre avion devant partir pour le Caire.

—Que faites-vous là tous les deux? demanda McNamara.

—Nous allons cimenter les relations russo-américaines! répondit en riant Barton en pressant près de lui la jolie Tamara aux joues roses de bonheur.

LA FIN

PERSONNAGES

Joe Barton	George Raft
Tamara	Brenda Marshall
Colonel Robinson	Sydney Greenstreet
Zaleshoff	Peter Lorre
Ana Remzi	Osa Massen
Mailler	Kurt Katch
Rashenko	Daniel Ocko
Syrian Vendor	Frank Puglia
Hassan	Turhan Bey
Old Turk	Pedro de Cordoba
McNamara	Willard Robertson

DANS L'INTIMITE DE GENE AUTRY

Le sergent Autry, s'il vous plait! Il a obtenu quelques jours de congé et il en a profité pour recevoir quelques amis, leur verser à boire et ressasser de vieux souvenirs du temps de paix. Gene ne boit pas, mais il a une conversation qui fourmille d'anecdote amusantes Il a enfin son brevet de pilote, vous savez.

Autry a pris de l'enbompoint, car au lieu de monter à cheval, il monte en avion et cela n'est pas un aussi bon exercice physique que l'équitation.

A L'APPARTEMENT DE LUISE RAINER

Depuis qu'elle a fait ses débuts, il y a huit ans déjà, au cinéma américain, dans ECAPADE, la fameuse actrice européenne a fait beaucoup de chemin. De fait, elle est devenue grande vedette et a par deux fois remporté la coupe de l'Académie des arts cinématographiques pour ses rôles dans THE GREAT ZIEGFELD et THE GOOD EARTH.

Nous l'avons aperçue, il y a un an, à une soirée donnée en l'honneur de Joseph Cotten, mais nous n'avons pas pu lui causer. Mais, ayant été invité à son appartement pour un thé, la semaine dernière nous avons profité de cette chance pour l'approcher.

Luise Rainer n'est pas une actrice du type scintillant, fulgurant et éclaboussant de beauté (si cela peut rendre l'idée de glamourù, mais c'est une femme au visage intelligent et aux yeux spirituels,. de grands yeux bruns qui lui "mangent le visage comme on dit, des yeux qui vous regardent aimablement et bien en face.

Autrichienne, elle respire la grande culture d'un pays qui fut si brillant, si vivace, si coloré avant la nazification de son territoire. sinon de son peuple. Elle a un visage mobile et sensible dévoilant tous les sentiments qui l'animent.

Apôtre de la perfection en tout, elle considère le fait de jouer au cinéma comme un art et sait l'élever à son haut niveau.

Chez elle, rien de commun, de terre-à-terre. Elle s'avance dans une ambiance de beauté ou toute vulgarité est honnie et méprisée.

D'une grande culture, d'une instruction supérieure, elle a étudié la médecine en Europe et a fait du dispensaire dans les hôpitaux.

N'a-t-elle pas quitté Hollywood il y a cinq ans parce qu'elle ne voulait pas accepter un rôle qui n'avait pas le degré de dignité voulu? Elle ne voulait pas s'abaisser.

Quand Hitler s'est emparé de son pays, ses parents furent faits prisonniers, mais ils sont maintenant auprès d'elle en Amérique et elle a deux frères dans l'armée américaine.

RUMEURS DE MARIAGE

Les rumeurs de mariage entre Dinah Shore et George Montgomery continuent de courir les toits. Dinah dit qu'elle ne saurait songer au mariage avant la fin des hostilités. Elle espère se rendre prochainement outre-mer pour chanter pour les soldats.

JEUNES MARIES

Des jeunes mariés heureux ce sont Ginger Rogers et John Calvin Briggs, de la marine, dont le mariage a eu lieu en janvier dernier.

RECONCILIATION

C'est la reconciliation définitive pour Tim Holt et Virginia qui s'étaient pourtant séparés temporairement. L'absence de Tim a fait réfléchir Virginia. Celui-ci est 2e lieutenant. Virginia lui rendit visite à son camp de Victorville où il s'exerce comme bombardier. Après s'être entendus sur tous les points, ils ont résolu de maintenir leur union. Ils ont un fils, le jeune Lance Holt.

"THE PRODIGAL MOTHER"

LA MERE DE L'ENFANT PRODIGUE

L'ESPERANCE QUI BRILLE AU COEUR DES MERES

Ceci n'est pas un conte Biblique, mais un récit de nos jours

La plupart des locataires de Lakeside Towers y logeaient depuis des années, mais la plus ancienne était Mme Freeman.

Elle était toujours seule à sa petite table.

Son mari était mort depuis dix-huit ans.

Personne ne recevait ses confidences, pas même les Marston ou les demoiselles Green qui habitaient pourtant cette pension depuis douze ans.

Elle souriait pourtant à tous et n'avait rien du misanthrope.

Elle vivait dans un monde intérieur que nul n'osait violer.

Or, un jour vint où la maison de pension fut achetée par l'Université pour être convertie en dortoir pour les étudiants.

Toutes les chambres devaient être évacuées pour le 1er juin.

La date fatidique venue, tous les locataires plièrent bagages... sauf Mme Freeman.

Le surintendant prévint le propriétaire que la veuve devait partir le samedi, car l'immeuble devait être remodelé.

Entrevue par le surintendant, la veuve lui répondit:

—Je ne compte pas partir car je considère cette maison comme mon chez moi.

—Mais, vous n'ignorez pas que les étudiants vont s'en emparer en septembre Ce ne sera plus une hôtellerie, mais une maison d'étudiants.

—Je vais manquer mes vieux amis, mais je suis certaine que les étudiants vont bien s'entendre avec moi. J'ai toujours aimé les jeunes gens.

—Vous ne m'avez pas compris. Il faut que vous partiez.

—Mais, non. Ca n'a pas de sens. Il faut que je reste ici, car c'est ma maison! Venez que je vous montre ma petite salle à déjeuner et ma cuisine. Je veux vous offrir une tasse de thé.

Le surintendant se rendit à l'invitation, mais tout en insistant:

—L'Université a acheté la maison et vous devez partir samedi.

—C'est vous qui ne me comprenez pas répondit la veuve. Cette maison m'appartient et je ne l'ai vendue à personne que je sache. M Parson, je vais vous confier un secret. J'ai un fils. Or, je ne sais où il est. Il fut chassé de l'Université il y a vingt-sept ans. Or, j'ai persuadé mon mari d'acheter l'appartement que j'occupe dans cette hôtellerie afin que je sois ici quand mon fils reviendra. J'habite donc cet appartement depuis 49 ans. Danny est né ici Il y a eu 47 ans en avril dernier.

Le surintendant écoutait bouche bée cette confession d'une mère.

—Une fois chassé de l'Université, Danny se querella avec son père et parti. Je ne l'ai jamais revu, mais je l'attends toujours. Ne me demandez pas comment je le sais: j'en ai la conviction. Il reviendra et il s'expliquera...,

Après avoir été aux renseignements, M. Parson se rendit compte que Mme Freeman jouissait d'un bail à perpétuité n'expirant qu'à sa mort et que l'Université n'avait pas connu ce détail en passant l'acte de vente.

Le surintendant dut se rendre à l'évidence: il ne pouvait chasser la veuve. Il pensait que les réparations et le bruit des ouvriers au travail la chasseraient, mais rien n'y fit.

Le lundi suivant, les ouvriers se mirent à l'oeuvre, mais la veuve ne bougea pas de son appartement.

Septembre vint et les étudiants habitèrent l'immeuble et Mme Freeman s'empressa de les inviter à prendre le thé avec elle les mardis et jeudis après-midis, jours de congé pour les élèves.

Or, elle se trouvait éveillée par un soir de novembre lorsqu'elle entendit une voix de femme crier sur l'escalier de sauvetage dans une fenêtre entr'ouverte vis-à-vis la sienne: 'Danny! Danny!"

Mme Freeman fit de la lumière comme la jeune fille entrait par la fenêtre.

Je sais qui vous êtes, dit la jeune fille, les étudiants m'ont parlé de vous. Or Danny Freeman demeure au cinquième et je veux le voir absolument.

—Vous dites Danny Freeman, le même nom de famille que le mien?

—Oui.

—Comment se fait-il qu'il ne soit jamais venu me voir? Ne bougez pas d'ici. Je descends faire une course.

Elle mit une robe de chambre et descendit à la chambre de Paul Parker.

—Que faites-vous debout à cette heure, répondit l'étudiant en allant ouvrir.

—Je suis parfaitement bien, mais vous connaissez Danny Freeman.

—Vous a-t-il ennuyé?

—Non mais il faut que je le voie.

—Je crois bien qu'il ne soit pas encore rentré. Je suis monté à sa chambre il y a une minute et...

—Voulez-vous me faire une faveur. Voulez-vous l'attendre et me l'envoyer quand il rentrera?

L'étudiant trouva la supplique étrange, mais acquiesca.

Mme Freeman remonta à son appartement.

Dire que cette jeune fille était amoureuse de son petit-fils! Son fils Dan avait été trop honteux pour revenir à l'Université, mais il y avait placé son fils, son petit-fils à elle qui portait le même nom.

Elle fit parler la jeune fille:

—Oh! Danny est un écervelé. Il commet les pires fredaines, mais je l'aime. Ce soir, nous nous sommes querellés et il est parti. Je voudrais tant le ramener à la raison.

—Je vous comprends, dit la veuve, mais il est deux heures du matin et vous devriez être couchée. Rentrez chez vous. Vous le verrez bien demain.

—Très bien, je comprends. Oh! j'oubliais de vous dire qui je suis. Mon nom est Lucy Stanton.

La jeune fille sortit.

Au bout de quelques minutes, Danny rentra. Il était ivre.

La veuve remercia Paul Parker d'avoir attendu et lui demanda de lui amener Danny demain.

Elle eut pourtant le temps de l'examiner et de constater qu'il était l'image vivante de son fils.

—Demain, elle parlerait au fils de son fils!

Le lendemain matin, le chauffeur Tom qui la conduisait chaque mercredi au Musée, en apprenant la nouvelle qu'il y avait un Danny Freeman à la maison des étudiants dit à la veuve:

—Comment se fait-il qu'il ignore qu'il a une grand'mère?

—Parce que Danny a dit à tout le monde que sa mère était morte. Quant à son mari il refusa toujours de chercher Danny.

La veuve fit donc la connaissance de son petit-fils dans l'après-midi et excerça une bonne influence sur lui. Il lui apprit que son père était en Amérique du sud et arriverait en février.

Elle vit à ce que le jeune homme étudia mieux, s'il voulait gagner la main de Lucy.

Février arriva et Danny entra dans l'appartement de celle qu'il croyait une simple étrangère pour lui apprendre qu'il venait de recevoir un télégramme de son père disant que celui-ci était rendu aux Etats-Unis et serait à l'Université demain matin.

—Demain! Après trente ans, elle reverrait son fils!

L'émotion fut trop forte. Elle s'étendit sur son sofa pour calmer son coeur qui battait trop fort Elle ferma lentement les yeux, mais pour ne plus les rouvrir.

Elle venait d'expirer la veille du retour de l'enfant prodigue.

Tout le monde apprit la nouvelle de la mort après regret.

Le surintendant, rencontra le chauffeur qui avait veillé sur elle pendant de nombreuses années, lui dit:

—C'est malheureux qu'elle n'ait pas vécu quelques heures de plus.

—Il faut que je vous avoue la vérité, répondit le chauffeur. M. Freeman m'avait chargé avant de mourir de veiller sur sa femme et de lui faire croire que son fils vivait encore. Mais la réalité est plus cruelle. Dan n'a pas changé une fois parti de la maison. Il a continué à mener une vie de chenapan si bien qu'il fut tué au cours d'une rixe. En expirant il eut l'intelligence de donner un faux nom de sorte que sa mère n'a jamais connu la fin lamentable de celui qu'elle attendait toujours. Ce Danny Freenan que vous avez ici comme étudiant n'est pas parent du tout avec elle.

Elle a cru jusqu'à la fin que l'enfant prodigue reviendrait et elle morte en l'attendant.

FIN

La Beauté...

DE L'IMPORTANCE D'UNE DENTION SAINE

Bien manger est un des plus grands plaisirs de l'homme. Mais combien d'hommes, de femmes et d'enfants ne retirent aucun bénéfice d'un régime varié parce qu'ils ne peuvent pas préparer leurs aliments pour la digestion.

Chacune de nos dents a un rôle bien défini à remplir: par exemple, les dents d'en avant, les incisives, servent à couper les aliments, les canines, ou dents de l'oeil, à déchirer. les prémolaires et les molaires à broyer.

Parce que chacune de ces dents a un travail particulier à faire, une dent ne devrait pas avoir à accomplir le travail d'une autre qui a été extraite ou qui n'est pas en bon état. Si vous n'avez plus de molaires, ce sont vos dents d'en avant qui doivent broyer vos aliments, mais elles ne sont pas faites pour cela.

Il n'y a pas de digestion normale possible si la nourriture est avalée sans avoir été bien mastiquée, ce qui fait plus de tort que de bien. Les aliments, en passant de l'estomac aux intestins sans préparation peuvent causer une indigestion. Les ulcères d'estomac dépendent souvent d'une mastication imparfaite, résultat des dents négligées.

Pour éviter ces dangers, vous devez faire remplacer aussitôt que possible, chaque dent perdue ou extraite. Même les dents cariées peuvent entraîner des troubles digestifs. Nous avons une tendance naturelle à ne pas nous servir d'une dent qui est sensible. Et de plus, une personne qui n'a plus toutes ses dents, choisit de préférence des aliments qui ne demandent pas à être mastiqués, tel que les liquides, les gruaux et les céréales faciles à digérer. En ce cas, comme en celui d'aliments insuffisamment mastiqués, la digestion ne commence pas dans la bouche comme elle le devrait, et l'estomac s'en trouve surchargé.

Les enfants qui ne mastiquent pas les aliments, parce que leurs dents sont sensibles, sont exposés à avoir beaucoup de difficultés avec leurs dents pour toute leur vie, car la mâchoire s'étant mal développée les deuxièmes dents perceront de travers vu le manque d'espace. La forme de la bouche peut aussi changer, le palais devenir haut et étroit, ce qui causera le rapetissement des conduits du nez, et forcera l'enfant à respirer la bouche ouverte, entraînant l'infection des adénoïdes et des amygdales.

Même ceux qui ont de bonnes dents, souffrent parfois de troubles digestifs provoqués par une mastication incomplète. Cela vient de l'habitude que l'on a de manger trop vite. Les dents ont une importance vitale, et rien ne devrait être négligé pour les conserver saines.

LIRE AU LIT

Mauvaise habitude, qui devient rapidement un véritable esclavage. Le texte est-il intéressant. Alors, qui peut affirmer qu'on saura s'arrêter avant d'en avoir achevé la lecture passionnante? Il en est ainsi des romans qui ont à leur actif bien des nuits blanches...

Prend-on volontairement un livre ennuyeux, pour "s'endormir dessus"? Alors, on risque de prédisposer l'esprit au cauchemar Il vaut mieux obliger l'esprit à se mettre en torpeur en répétant un grand nombre de fois: "Le sommeil est nécessaire à l'homme". Je me reposerai de mes fatigues et me débarrasserai de mes angoisses. Je dois dormir, je veux dormir. je dors. ."

L'HYGIENE ET LES SAUCES

Il n'est guère de régime prescrit par le médecin qui ne comporte la supression des sauces sans distinction. La Faculté ne commet-elle point là une faute par exagération? Beaucoup de malades sont atteints d'une paresse d'estomac qu'il faut commencer par vaincre si l'on veut agir favorablement. Or, pour exciter l'estomac, pour rééduquer en quelque sorte sa sécrétion, il convient d'offrir au dyspeptique des aliments qui, gustativement parlant, soient aussi agréables que possible. Comment y pourra-t-on parvenir, si l'on supprime l'agrément des sauces?

Beaucoup sont savamment aromatisées. La délicatesse de leur parfum fait venir la salive à la bouche et le suc gastrique à l'estomac; elle prépare précisément les heureuses digestions.

Il faut donc, non point supprimer toutes les sauces, mais bannir seulement celles qui peuvent être franchement nuisibles.

Et d'abord, le jus s'écoule, pendant la cuisson d'une viande qu'on fait rôtir, est une sauce acceptable. C'est une solution aromatisée d'albumine et de matières grasses que digère parfaitement le suc gastrique. Mais sa simplicité même a décidé nos maîtres-queux à la compliquer par des liaisons à la fécule ou au jaune d'oeuf: Lier un jus à la fécule, c'est préparer un empois d'amidon aromatisé. Le lier au jaune d'oeuf, c'est délayer dans ce jus une suspension de jaune d'oeuf et faire chauffer en ne dépassant par 70e.

Et bien, ces deux variétés de sauces sont excellentes. Les sucs salivaires digèrent parfaitement l'empois d'amidon et les sucs gastriques transforment la liaison à l'oeuf.

Par contre, les sauces qu'on a corsées en y incorporant des corps gras cuits et recuits, les sauces à base de corps gras préparés à chaud (sauces hollandaises) ne sont pas bonnes pour l'estomac. Celles qui sont préparées à froid (sauces mayonnaises, sauces tartares) sont un peu moins mauvaises.

Celles qui sont relevées d'une simple pointe de piment, de poivre, ou d'aromates ont l'avantage d'exciter la scrétion gastrique. Mais elles ne sauraient être employées qu'en toute petite quantité.

Le vinaigre et la moutarde ne sont pas fameux. On en met toujours trop. Enfin, on peut assaisonner parfaitement une salade sans recourir au vinaigre. Voici une formule entre vingt autres: associer à parties égales l'huile végétale et la crème, additionner d'une pincée de sel et de poivre et aciduler par le jus d'un citron.

En somme, à part les sauces à base de corps gras cuits, recuits et cuisinés, à part aussi celles qui sont à base de vinaigre et de moutarde, on peut déclarer acceptables les autres. Elles augmentent la sapidité des aliments, excitent l'appétit et favorisent la digestion. Il est exagéré de les condamner au nom de l'hygiène.

A DEFAUT DE VACANCES

La rareté de la main-d'oeuvre fait que bien des gens ne pourront pas se payer le luxe de leurs vacances ordinaires, cette année. D'autres devront écourter ces vacances et en perdre le bénéfice ordinaire faute de ressources ou de moyens de transport pour se rendre aux places d'eau ou à leurs lieux ordinaires de pique-niques.

La fatigue jointe aux soucis et aux tracas des temps de guerre font que le sommeil est plus nécessaire que jamais. C'est le grand réparateur des forces, la meilleure sauvegarde de la santé, une sorte de panacée physique, intellectuelle et morale, pour les pauvres humains.

Non seulement il importe de dormir, mais il faut encore dormir le mieux possible. Pour cela, ayons recours aux moyens les plus efficaces. Dans certains cas, il est bon de consulter le dédecin. La plupart du temps, il suffit de suivre les prescriptions suivantes.

1.—Manger peu, le soir, et des aliments faciles à digérer, de préférence, surtout quand on ne se couche pas très tard.

2.—Boire de l'eau chaude ou du lait chaud, plutôt que d'autres breuvages, après souper. Eviter surtout les boissons qui stimulent ou excitent.

3.—Un bain tiède, pris lentement, sans trop frictionner les membres, à une température de 92 à 97 degrés, facilite le sommeil. surtout en cas de surmenage ou de soucis graves.

4.—Il suffit parfois de se laver les pieds à l'eau chaude au pied de son lit, quand le temps est frais, pour s'endormir en peu de temps.

5.—Certaines personnes se préparent au sommeil en lisant quelques pages d'anglais et de français, en des livres ou revues instructives. Il faut prendre alors la position la plus confortable et s'assurer que la lumière est suffisante.

LA BEAUTE EST RELATIVE

Ne jugeons le goût des hommes qu'en nous en rapportant à leur développement intellectuel et au milieu où ils vivent. N'oublions pas la phrase de Voltaire: "Demandez à un crapaud ce que c'est que la beauté; il vous répondra que c'est sa crapaude avec ses gros yeux ronds et sa petite tête, sa gueule large et plate, son ventre jaune..." Ce qui veut dire que la beauté est pour les hommes, quelque chose de relatif.

Si relative qu'elle soit, tout à fait croire que beauté d'il y a deux mille ans est encore la beauté d'aujourd'hui. L'oeil et le goût humains veulent qu'il en soit ainsi.

Dès que vous sentez à la lèvre le désagréable picotement annonciateur de ce petit ennui inesthétique qu'est un bouton de fièvre, humectez-la délicatement, et appliquez-y du bicarbonate de soude. Pratiqué à temps, ce préventif est certain.

Le bicarbonate de soude, appliqué de même immédiatement sur une brûlure, peut empêcher cloques et douleurs.

"Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien!"

RECETTES POUR LE TEMPS DU RATIONNEMENT

◆ POMMES DE TERRE CUITES AU FOUR

Coupez des pommes de terre cuites au four en deux sur le sens de la longueur; videz-la puis pilez avec du beurre, sel et poivre au goût, et un peu de lait chaud. Quand vous avez obtenu une belle purée, remettez cette purée dans la coquille de la pomme de terre, et remettez au four très chaud, (450. d.F.) pendant 5 minutes.

Vous pouvez aussi pour varier, remplir ces pommes de terre avec une sauce au fromage, des légumes pilés, des légumes à la crème, de la crème de poisson ou de viande, ou des oeufs.

Comme vous le voyez, vous pouvez faire plusieurs mets avec des pommes de terre, toujours succulents, et économiques.

◆ CREPES AU POMMES DE TERRE AVEC LARD SALE

6 tasses de pommes de terre, non cuites, coupées en lambeaux.
2. c. à thé de sel.
2 tasses de lait.
½ tasse de farine.
6 fines tranches de lard salé.

Mélangez ensemble les pommes de terre, le lait, la farine et le sel. Couvrez le fond d'une lèchefrite graissée, assez grande pour que le mélange n'ait pas plus qu'un demi-pouce d'épaisseur. Metez les tranches de lard salé sur le dessus de ce mélange, et faites cuire, découvert, pendant 1½ heure, à four modéré, 350. d.F.j

C'est la manière la plus facile de faire cuire ce bon vieux plat d'autrefois.

◆ ROTI DE VEAU

4 lbs de veau dans la croupe.
Graisse.
½ c. à thé de thym.
4 carottes.
3 oignons.
Sel et poivre au goût.
1 feuille de laurier.
1 tasse d'eau.
4 pommes de terre.
Farine.

Assaisonnez le veau de sel et poivre, puis faites saisir vivement dans la graisse fondue et très chaude, brunissant la viande de tous côtés. Ajoutez ensuite l'eau, le thym et la feuille de laurier. Couvrez votre marmite puis faites mijoter pendant 2 heures, tournant occasionnellement la viande. Ajoutez ensuite les légumes et laissez mijoter encore 1 heure. Enlevez alors la viande, puis épaississez la sauce avec de la farine, allouant 1 à 2 cuillerées à table de farine par tasse de sauce.

Voici un met délicieux, riche en protéines, et très bon marché.

◆ CONFITURE DE FRAMBOISES

Pour chaque pinte de framboises, ajoutez une tasse de sucre, et trois cuillerées à table d'eau. Faites bouillir lentement 15 minutes, puis laissez reposer dans la marmite à confiture toute la nuit. Ramenez au point d'ébullition le lendemain, puis versez dans les jarres stérilisées et scellez immédiatement avec de la paraffine chaude. De cette manière les fruits ne remonteront pas à la surface.

◆ OMELETTE AUX ABATTIS DE VOLAILLE

4 à 6 oeufs.
1 c. à thé de sel.
1 c. à table de beurre.
1 tasse de bouillon de poulet.
4 à 6 c. à table d'eau
Poivre au goût.
Abattis de volaille.
2 c. à table de farine.

Séparez les jaunes d'oeufs des blancs. Aux jaunes ajoutez le sel, le poivre et l'eau, puis battez le tout jusqu'à épaississement. Battez ensuite les blancs en neige très ferme, et mettez-les dans les jaunes puis mélangez bien. Faites chauffer une poêle et mettez le beurre. Versez alors le mélange dans celle-ci, faites cuire lentement, tournant l'omelette pour qu'elle brunisse uniformément. Quand elle est bien brunie en-dessous, mettez la poêle au four modéré, (325 d.F.j pour terminer la cuisson. L'omelette est à point quand elle est ferme.

Remplissez l'omelette avec une sauce aux abattis de volaille, que vous ferez en épaississant 1 tasse de bouillon de poulet 2 cuillerées à table de farine, en ajoutant des abattis de volaille, cuits et hachés. Servez dans un plat très chaud. immédiatement.

◆ SOUPE A LA QUEUE DE BOEUF

1 lb. de queue de boeuf.
2 c. à table de graisse.
3 c. à thé d'épices mélangées.
1 tasse de chou haché.
1/3 de tasse de riz.
Sel, poivre, et farine.
4 tasses d'eau.
1 tasse de carottes coupées en dés.
¼ de tasse d'oignon émincé.
Eau.

Coupez la queue de boeuf en morceaux, lavez-la, essuyez-la, puis assaisonnez, et roulez dans la farine. Faites brunir dans la graisse chaude, dans une grande casserole. Ajoutez ensuite l'eau et les épices, puis crouvrez et faites mijoter 2, 3 heures, ou jusqu'à ce que la viande soit entièrement séparée des os. Coupez. Enlevez toute la viande des os. Au bouillon ajoutez la viande, les légumes, le riz et encore de l'eau si nécessaire. Faites mijoter encore 20 à 25 minutes, ou jusqu'à ce que les légumes soient bien tendres ainsi que le riz. Servez très chaud.

◆ CREME AU CHOU

3 tasses de lait.
½ pomme de chou.
Sel et poivre au goût.
10 c. à table de graisse.
7 c. à table de farine.
3 oeufs cuits durs.

Faites fondre la graisse, ajoutez la farine, puis bien mélanger, verser le lait préalablement chauffé à part, puis versez par petites quantités agitant en même temps; laissez mijoter 5 ou 6 minutes, puis versez dans une passoire fine. Assaisonnez au goût. Faites bouillir le chou 25 minutes et quand il est bien cuit, ajoutez la crème au chou, mettez au chaud jusqu'au moment de servir. Dans chaque assiette, saupoudrez d'oeufs râpés.

◆ PETITS GATEAUX BRETON AU CHOCOLAT

3 oeufs.
¼ tasse de lait.
2 c. à thé de poudre à pâte.
Pincée de sel.
1 tasse de sucre en poudre.
Un peu de lait.
1 tasse de sucre.
1¾ tasse de farine.
6 c. à table de beurre fondu.
2 c. à table de beurre, (en plus)
1 c. à table de chocolat.
Jus de citron.

Battez les oeufs avec le sucre pendant 10 minutes. Ajoutez le jus de citron, le lait, et le sel. Mélangez encore 2 ou 3 minutes. Tamisez la farine avec la poudre à pâte. Ajoutez au mélange, battez encore quelques minutes, puis ajoutez 6 cuillerées à table de beurre mou. Beurrez des moules individuels avec du beurre fondu, farinez très peu. Faites cuire au four assez chaud, pendant 8 à 10 minutes, puis laissez refroidir. Délayez le sucre avec le lait, le chocolat et le beurre. Mélangez le tout. Glacez les petits gâteaux de couleur différente, et ajoutez au centre une noix ou une cerise glacée.

◆ PATE AUX BISCUITS ALL BRAN

(Pour pâtées au poulet).

½ tasse de All Bran.
1½ tasse de farine.
1 c. à thé de sel.
¾ de tasse de lait.
3 c. à thé de poudre à pâte.
1/3 de tasse de shortening.

Faites tremper le All-Bran dans le lait. Tamisez la farine avec la poudre à pâte et le sel. Coupez ce mélange dans le shortening jusqu'à ce qu'il ressemble à la farine de blé-d'Inde. Ajoutez le All Bran trempé dans le lait; brassez jusqu'à ce que la pâte adhére au bord du bol à démêler. Mettez sur une planche enfarinée, travaillez légèrement quelques secondes, puis roulez à ½ pouce d'épaisseur, et coupez avec un coupe-pâte enfariné, de la grandeur désirée.

◆ HACHIS SEC AVEC PAIN ROTI

Restes de viande.
1 oignon.
1 tasse de bouillon.
Restes de pommes de terre.
Saindoux ou graisse de rôti.
Sel, poivre, fines herbes.

Hacher la viande, couper les pommes de terre en dés. Faire revenir l'oignon avec la graisse, y ajouter la viande avec les pommes de terre, le bouillon et les assaisonnements. Mettre au fourneau pendant quelques minutes. Déposer sur un plat et dresser avec carrés de pain rôti (croûtons)

◆ BRUMES DU SOIR

1 tasse de beurre.
1 c. à thé de poudre à pâte.
3 c. à soupe combles de sucre.
1 tasse de fécule de maïs, comble.
1 c. à thé de poudre à pâte.
2 oeufs battus.

Mélangez ces ingrédients dans l'ordre donné. Faites cuire dans de petits moules à muffins, et glacez une fois refroidis, avec un glaçage au moka.

Revue des Nouveaux Films

DANGER! WOMEN AT WORK

Avec Patsy Kelly, Mary Brian, Isabel Jewell

PRC

C'est une comédie fort plaisante à l'oeil et sur un thème nouveau.

Patsy Kelly démontre de nouveau son magnifique talent de comédienne. Cobina Wright, mère, est aussi de la distribution avec les autres vedettes ci-dessus mentionnées.

Patsy se lance dans le commerce de camionnage quand son oncle lui lègue un camion. Elle a pour associées Mary Brian et Isabel Jewell. Les jeunes filles s'engagent à transporter tout un arsenal de joueurs de Los Angeles à Las Vegas En route, elles prennent dans leur camion Mme Cobina Wright qui, évidemment, remplit le rôle d'une femme de la haute société affligée d'amnésie. Elles acceptent aussi la compagnie de Wanda McKay, une héritière, qui fuit la maison paternelle, et Betty Compson, une diseuse de bonne aventure.

Tout cela est bien compliqué et bien moderne. Mais pour compliquer les choses davantage, le camion est poursuivi par des voleurs de grand chemin et des détectives à la suite d'une offre de $5,000 à qui retrouvera Wanda McKay, l'héritière

LAW OF THE NORTHWEST

Avec Charles Starrett

Columbia

Il s'agit toujours d'une course entre les vilains garnements et la police du genre des films du Far-West dans le décor du Nord-Ouest et comme héros un membre de la police montée qui capture son homme après une série d'incidents aussi excitants les uns que les autres.

C'est un film pour la jeunesse.

Le héros est Charles Starrett et le chef des bandits est Douglas Leavitt.

La bataille est au sujet du parachèvement d'un tronçon de la route de l'Alaska que le bandit veut entraver par tous les moyens croches. Leavitt a des raisons cyniques de ne pas voir la route achevée et il a recourt même au meurtre pour arriver à cette fin, mais sans y réussir. Starrett vient à bout du bandit après avoir frôlé la mort de près en plusieurs circonstances et ce qui rend sa tache plus dure c'est que Leavitt passe pour un homme respectable dans sa ville où l'on ignore ses vilaines intentions.

GALS, INCORPORATED

Avec Leon Errol, Tarriet Hilliard, Grace McDonald

Universal **65 min**

Beaucoup de chansons populaires. — Devrait attirer la jeunesse.

La partie comédie-musicale de ce film est quelque peu faible, mais les chansons sont populaires et devrait attirer les jeunes. Les airs sont fréquents: il y en a 13 en tout, ce qui est un bon volume pour un film d'une heure.

La partie comique traîne en longueur en dépit de la présence de Léon Errol, car les blagues sentent le moisi et les effets déconcertants, de sorte que les rires sont un peu forcés.

C'est un peu la faute au scénario, mais le directeur Leslie Goodwins a su relever l'allure du film en dépit de la faiblesse et du côté terne du texte. Les décors par John Goodman contribuent aussi à rehausser l'attrait des scènes.

Les principales attractions pour les adolescents sont les Pieds Pipers et Glen Gray et son orchestre de la Casa Loma. Ces deux aggrégations tiendront les jeunes intéressés.

L'intrigue ne tient pas debout et est une de ces bouffonneries sans rime ni bon sens, mais cela n'a rien d'important. Mais il s'agit tout de même de quelque chose. Le fond de la comédie a pour scène une boîte de nuit appartenant à Errol, un fils-à-papa millionnaire, mais gérée par des jeunes filles, de là son nom de Gals, Incorporated. La soeur d'Errol (Minna Phillips) menace d'interdire son frère pour prodigalité à moins qu'il se remanie et se conduise comme un homme, les jeunes filles viennent au secours de leur grand ami en faisant passer une des leurs (Grace McDonald) pour sa femme. Mais des complications surgissent quand le fils d'Errol d'un premier mariage fait son apparition dans l'uniforme de la marine. Grace McDonald tombe amoureuse du jeune homme (David Bacon) mais elle ne peut manifester trop ouvertement ses sentiments à moins de dévoiler tout le complot Harriet Hilliard profite de l'embarras de Grace pour s'attirer l'attention du jeune marin; mais, finalement, tout s'arrange pour le mieux. Le véritable amour triomphe.

Les autres rôles importants sont remplis par Shirley Patterson, Arthur Hunnicutt, Stanley Brown et Donald Curtis.

THE SKY'S THE LIMIT

Avec Fred Astaire et Joan Leslie.

RKO

Voici la dernière comédie légère de Fred Astaire et cette fois-ci il entraîne dans son tourbouillon la jolie Joan Leslie. Le film compte trois numéros de danse et beaucoup de bonnes blagues. En plus de danser.

Mlle Leslie chante avec aplomb et joue habilement la comédie.

Comme c'est la guerre, Astaire a revêtu l'uniforme d'aviateur pour jouer le rôle d'un Flying Tiger en congé qui cherche une femme à conquérir. Mais une fois en congé, il revêt l'habit civil pour ne pas attirer l'attention. Mlle Leslie joue le rôle d'une photographe de magazine avec qui le patron est en amour. Mais Astaire obtient la main de la jeune fille après une série de complications désopilantes.

Dans ce film, Robert Benchley, dans le rôle d'éditeur du magazine, se met souvent en vedette.

Les autres acteurs sont Robert Ryen, Elizabeth Patterson, Marjorie Gateson, Freddie Slack et son orchestre.

PRAIRIE CHICKENE

Avec Jimmy Rogers et Noah Berry, fils

UA-Roach

C'est encore un film pour la jeunesse et ce genre de film est usé jusqu'à la corde.

Il s'agit d'une propriétaire de ranch qui veut éviter les visiteurs afin que ceux-ci ne soient pas au courant de ses manigances douteuses.

Dans ce film on remarque la présence de Jack Norton, ce pochard de l'écran qui est l'auteur de toutes les blagues.

On remarque aussi Rosemary LaPlanche qui fut proclamée Mlle Amérique, il y a trois ans.

BONBER'S MOON

Avec George. Montgomery et Annabella

20th-Fox

C'est encore un film pour les jeunes où le héros joue à cache-cache avec la Gestapo.

Il s'agit d'un pilote américain qui, forcé d'attérir en territoire allemand, se joue des nazis qui se lancent à sa poursuite au cours d'aventures invraisemblables.

Annabella joue le rôle de femme-médecin russe. Qu'est-ce qu'elle va faire dans cette galère? C'est ce qu'on se demande.

Notre pilote réussit à regagner l'Angleterre dans un avion allemand avec lequel l'ennemi se disposait à aller bombarder un train que Winston Churchill était supposé prendre!

SUBMARINE BASE

Avec John Litel, Fifi D'Orsay, Alan Baxter

PRC **65 min**

Ce film est intéressant pour les Montréalais à cause de la présence de notre compatriote (Yvonne Lussier) dans ce film de guerre.

Voici un mélodrame bien joué et bien présenté. Il est remarquable aussi par les photographie de Marcel LePicard et la présence de vedettes internationales comme Fifi D'Orsay, Jacqueline Dalya, le Français Lucien Prival, l'Italienne Anna Demetrio le Grec George Metaxa, l'Anglais John Litel.

Alan Baxter, un bandit évadé, s'est réfugié dans une île de l'Equateur au large du Brésil où il s'est enrichi en fournissant des torpilles à des sous-marins allemands. John Litel, un marin anglais, échoue sur l'île après un torpillage. Il se rend compte du jeu de Baxter qu'il a reconnu d'ailleurs parce qu'il a déjà été détective à New-York. Un espion allemand, George Metaxa qui paye les torpilles à Baxter, se rend compte que ce dernier arrange les torpilles de telle façon qu'elles font explosion une fois à bord des sous-marins. Metaxa se venge en tuant le bandit au cours d'une bataille.

HEAVEN CAN WAIT

Avec Gene Tierney et Don Ameche

20th-Fox

La compagnie a dépensé avec largesse pour rendre ce film attrayant et comme il est en couleurs et admirablement bien joué, l'attrait ne manque pas surtout avec des acteurs populaires comme Gene Tierney et Don Ameche.

Les décors sont luxueux et d'une grande beauté.

Toute l'intrigue tourne autour de Don Ameche de sa naissance à sa mort Il frappe finalement à la porte de l'enfer en raison de ses nombreuses escapades romanesques, mais le Démon lui dit qu'il ne fera un bon sujet et il l'expédie au ciel.

C'est la grâce que je vous souhaite en allant voir ce film amusant qui nous repose des films de guerre.

Personnages: Gene Tierney, Don Ameche, Charles Coburn, Marjorie Main, Laird Cregar, Spring Byington, Allyn Joslyn, Eugene Pallette, Signe Hasso, Louis Calhern, Helene Reynolds, Aubrey Mather, Michael Ames, Leonard Carey, Clarence Muse, Dickie Moore, Dickie Jones, Trudy Marshall, Florence Bates, Clara Blandick, Anita Bolster, Nino Pipitone, Jr., Claire Du Brey, Maureen Rodin-Ryan.

"ALL BY MYSELF"

UNE FINE COMEDIE

Quand deux couples sont pris dans un quiproquo romanesque, les résultats ne peuvent manquer d'être étonnants!

—◆—

Il y a des hommes qui se marient pour l'amour, d'autres pour l'argent. Il en est de même à plus forte raison pour les femmes.

Toutefois, le Dr William Perry se maria ni pour l'un ni pour l'autre de ces motifs. Il se retira tout simplement dans le refuge matrimonial à la manière d'un chat qui grimpe dans un arbre pour fuir des chiens aboyants.

Le Dr Perry était le nouvel adjoint du vieux docteur Barclay.

Il était jeune et joli garçon et quoique souffrant d'une certaine gêne et en soi très modeste, il ne pouvait ignorer le fait que plusieurs de ses patients lui étaient fort dévouées et constantes Elles savaient l'attirer par tous les vieux trucs de la femme depuis la mère Eve. en plus de certains petits manèges du siècle qui ne pouvaient échapper à un oeil perspicace.

Elles recouraient à lui pour obtenir non seulement des soins professionnels, mais aussi pour connaître son avis sur le chic d'un nouveau chapeau, sur l'offre d'un billet de théâtre, pour être le quatrième à une soirée de bridge en plus de soigner un tas de petits bobos imaginaires.

Or, le Dr Barclay avait résolu de se reposer et de prendre de longues vacances de sorte que le jeune Dr Perry était occupé constamment avec une clientèle féminine toujours grandissante, pressante et obstinée.

A tel point qu'exaspéré de tant d'attentions, le Dr Perry résolut d'entrer dans la confrérie des hommes mariés... du moins de nom, s'il ne l'était pas en réalité.

Il ne se passa pas un jour sans qu'il eut à se féliciter de son idée *géniale d'avoir annoncé son mariage*.. mais personne avait encore vu sa femme.

Aux heures de consultation, il ne cessait de louer la gentillesse de l'imaginaire Madame Perry, de sorte que le soir venu il pouvait jouir en paix de sa vie de célibataire en pratique et d'homme marié en théorie!

Il aurait continué cette existence tranquille, si Jeanne Wells n'était pas entrée dans sa vie, sous le prétexte d'une grave maladie. Mais elle n'était pas malade dans le sens propre du mot! Tout ce dont elle souffrait c'était d'être de fort mauvaise humeur, jalouse et d'avoir le coeur brisé.

Que s'était-il donc passé?

Pendant cinq ans, Jeanne avait été garde-malade, femme à tout faire et soutien moral de Mark Turner de la Turner Advertising Agency.

Au début l'agence de publicité n'avait pas été grand'chose. Mais, aujourd'hui l'entreprise profitait de recettes alléchantes, y compris Jeanne et un contrat d'un million pour annoncer la cirgarette Eagle.

C'était la jolie Jeanne qui avait obtenu ce fameux contrat, qui avait rédigé la publicité et qui avait persuadé M. Gibbons, le président de la compagnie de cigarettes Eagle a augmenter son budget d'annonces

Mark Turner était fort reconnaissant envers Jeanne. Il le lui avait dit quand ils avaient amené M. Gibbons à dîner au restaurant Boréal.

—Je sais vraiment pas ce que je pourrais faire sans vous, lui avait dit Mark. Et Jeanne lui avait répondu:

—Ne vous tracassez pas; car vous ne le saurez jamais!

Mark pensait donc épouser Jeanne.

Ils ne s'en parlaient pas, mais le jeune homme croyait que l'affaire était dans le sac, tout comme le million pour la publicité de la cigarette Eagle.

Pour le moment, ils se régalaient de l'excellente cuisine du restaurant Boréal et des numéros de chant de Val Stevenson... pour les gens qui aiment ce genre de chansons de café.

Val était une ex-débutante et Jeanne n'aimait pas beaucoup ce qu'elle avait lu sur son compte dans les journaux, mais peut-être que les hommes ne regardent pas de si près la vie d'une femme... quand ils ne regardent que la femme!

Elle ne se serait jamais imaginé pourtant que Mark puisse connaître cette chanteuse de cabaret, de sorte qu'elle était loin de s'attendre au choc qu'elle recevrait. Or, Val, une fois sa chanson terminée, s'approcha de leur table et s'enfonça sans cérémonie dans un fauteuil vacant.

—Merci pour les belles fleurs que vous m'avez envoyées, mon cher Mark, dit-elle alors au fiancé de Jeanne. Ma loge en est toute parfumée.

Ainsi Mark envoyait des fleurs aux chanteuses maintenant?

Mais Jeanne ne savait pas tout le reste: elle devait l'apprendre le lendemain au bureau de l'agence de publicité.

Mark allait épouser Val Stevenson!

—Je voulais te le faire savoir depuis des semaines, lui dit-il d'une voix gênée et hésitante, mais tu étais si occupée que et, d'ailleurs, je ne voulais pas de renverser par cette révélation.

Jeanne ne voulut pas montrer à Mark qu'elle était si renversée.

—Au contraire, lui di-elle, je suis très heureuse d'apprendre cette bonne nouvelle pour toi.

Elle mentait, elle se mit à rire, peut être de façon un peu mystérique. Rien n'empêche qu'elle lui répondit du tac au tac:

—Comme c'est drôle! Et quelle coincidence! Moi aussi j'avais une nouvelle à t'apprendre. Je ne voulais pas te troubler dans ton travail, mais je voulais te le dire depuis des semaines. Moi aussi je dois me marier. J'attendais tout simplement que le contrat de Gibbons soit définitivement réglé avant de te quitter.

—Comment? Tu me quittes? Je veux dire que tu quittes le bureau?

—Mais oui, tout naturellement, si je me marie.

S'imaginait-il que lui seul avait le droit de l'abandonner, de la tromper avec cette chanteuse, tandis qu'elle n'aurait pas le droit de connaître le bonheur de la vie conjugale et devait tout de même rester attachée à son bureau? Non, mais quel culot!

Mark avait tout de même été renversé par cette nouvelle inattendue. Si bien qu'il n'avait même pas songé à demander à Jeanne le nom de son fiancé. Par contre il lui avait offert un chèque pour cadeau de noces.

—Tu l'as bien mérité, lui dit il, ce sera pour acheter ton trousseau.

—Trousseau? Oh! oui, évidemment, mon trousseau. Merci beaucoup.

Elle pouvait bien se payer le luxe d'un trousseau, même si elle n'avait pas encore de marie en vue.

Quand les journaux eurent annoncé la date du mariage Turner Stevenson, Jeanne resta au lit une semaine à pleurer toutes les larmes de son corps.

—Voyons, Mlle Wells, lui avait dit sa femme de chambre nègre, vous n'êtes pas pour pleurer ainsi toute votre vie. Il n'y a pas d'homme au monde qui vaille un tel torrent de pleurs. Pour vous calmer je vais appeler le Dr Barclay.

Jeanne n'avait pas besoin de médecin, mais plutôt d'un consolateur. Mais elle laissa faire Willie, la bonne, à sa guise. Mais, soudain, elle se révolta et ne voulut voir personne.

LA "MALADE" SE FACHE

Mais elle comprit en prêtant l'oreille au téléphone de sa femme de chambre que le Dr Barclay était absent et que son adjoint n'avait pas le temps de lui rendre visite

Eh! bien, elle irait le voir, elle, et lui dirait ce qu'elle pensa des médecins et de la médecine!

Cette insulte à son amour propre mettait le comble à sa déception et à sa mauvais humeur.

Elle arracha donc l'appareil des mains de sa servante et elle dit au médecin ce qu'elle pensait: mais elle ne réussit pas à ébranler sa décision. Il refusait de venir à son chevet. Il commit même l'audace de se moquer d'elle et il coupe la communication, avant même qu'elle eût fini de lui répondre.

Elle sauta du lit, sa résolution prise.

Ce jeune disciple d'Esculape m'a dit que si je voulais le consulter, je n'avais qu'à me rendre à son bureau. Eh! bien, j'y vais.

—Willie, préparez mon bain et ma toilette. Je sors. Ainsi, je ne suis pas malade? Non! Je suis à moitié morte!

—o O o—

Mais, elle avait plutôt l'air bien vivante quand elle arriva à l'office du docteur Perry.

Très jolie, la colère lui mettait des couleurs aux joues, mais loin d'être à moitié morte. Pas même le dixième!

Mlle Ryan, dit elle à la garde malade dans la salle d'attente. Comment se fait-il que le Dr Barclay laisse sa clientèle à un jeune médecin du caractère violent de ce Dr Perry?

—Le Dr Barclay prétend qu'il connait son affaire. Ce jeune médecin a peut-être les manières un peu rude. Il est probablement un peu brusque parfois, mais c'est un bon médecin.

—Brusque? Vous devriez dire brutal!

Mlle Ryan se contenta de sourire:

—Il croit que toutes les femmes aiment à se faire soigner et dorloter. Alors, il les traite rudement; mais, dans le fond, il les redoute toutes.

—Quoi? Ce type de sergent. Je ne vous crois pas.

—Ne répétez pas que je vous ai dit cela.

Mlle Ryan voulait l'amadouer et la calmer.

—Il avoue à tout le monde qu'il est marié, pour avoir la paix. Toutes les femmes qui couraient après lui sont subitement en excellente santé et ne viennent plus le consulter à toutes heures du jour comme autrefois.

—Et il est vieux garçon?

—Oui.

Voilà ce qui expliquait à Jeanne l'humeur de ce fameux Dr Perry qu'elle n'avait pas encore vu.

Elle entra enfin dans le cabinet de consultation du docteur:

—Comme c'est aimable à vous de me recevoir, dit-elle en entrant avec son plus beau sourire.

—Alors, Mademoiselle. C'est le coeur qui est malade. Dites-moi donc tout de suite, sans embages et sans plus de préambule, ce qu'il vous a fait et pourquoi?

Jeanne ouvrit la bouche et évarquilla les yeux de surprise. Comment pouvait-il deviner ce qui l'amenait?

—Vous voulez connaître toute mon histoire? Vous paye-t-on à l'heure ou à la visite?

—A la visite, sourit le docteur.

Jeanne raconta donc tout son roman, ou plutôt son aventure avec Mark.

—Je parie que cette demoiselle Stevenson a les cheveux roux.

—En effet, répondit Jeanne et je voudrais les lui arracher un par un.

Le jeune médecin se berça dans son fauteuil en paraissant songer. Puis il dit:

—Mlle Wells, tout ce que vous venez de dire me prouve encore une fois que le sens commun est une chose que vous, les femmes, ignorez totalement. Mais on le remarque surtout chez celles qui se livrent à une carrière. Vous tentez de faire concurrence aux hommes et dès que les événements ne vont pas à votre goût, vous redevenez féminines et vous perdez tout courage et toute contenance.

—Dr Perry, répondit Jeanne, je ne suis pas venue ici pour me faire sermonner, ni entendre vos théories sur le compte des femmes qui gagnent leur vie.

—Restez donc assise. Je vous traite en somme de la même façon que vous voulez me traiter. Ce qui vous reste à faire c'est de continuer à fréquenter le plus possible ce Monsieur Turner et cette demoiselle Stevenson et à accepter le fait accompli qu'ils s'aiment.

—Ce n'est pas si simple que cela, dit-elle. J'ai menti à Mark. J'ai dit que moi-même j'étais sur le point de me marier Comment puis-je passer mes loisirs avec eux sans leur présenter mon fiancé, car Mark connait tous mes amis et je ne puis me montrer avec un seul d'entre eux.

LA SOLUTION

—Cela vous regarde, Mlle Wells.

—Pardon. Cela vous regarde également. Puisque vous-même me poser le problème. C'est votre ordonnance de le revoir. En ce cas, Dr Perry, il ne vous reste plus qu'à agir comme mon fiancé!

—Mais, c'est absolument ridicule, dit-il.

—Comment cela? Avez-vous une femme jalouse, par hasard?

—Non.

—Alors vous n'êtes pas marié?

—Pardon, je le suis, dit-il en insistant avec chaleur, sentant qu'il était sur le point de mentir.

Ils continuèrent à dialoguer ainsi quand un appel téléphonique vint interrompre la scène qui commençait à devenir embêtante pour le docteur.

C'était Mark qui appelait Jeanne, car Willie, la femme de chambre lui avait révélé que sa jeune maîtresse était allé consulter un médecin.

Mark demandait, suppliait Jeanne de venir le sauver d'embarras. Il ne pouvait plus rien trouver dans le bureau depuis qu'elle était partie. Sa présence était indispensable. Et puis, il ajouta:

—Que faites-vous chez le médecin? Etes-vous malade?

—Oh! non, répondit Jeanne, saisissant le boeuf par les cornes. Je suis venu rendre visite à mon fiancé, le *Dr Perry!*

Le mot était lâché.

—Une minute, je vous prie, cria le docteur en attendant ce mensonge.

Le docteur voulut lui arracher l'appareil des mains, mais elle continua à parler:

—Certainement. Cela me fera plaisir de te rencontrer avec Val au restaurant Boréal! Demain soir, c'est ça. Entendu! Aurevoir!

Elle raccrocha et dit aussitôt au médecin ébahi:

—Alors, au revoir Bill. Je vous attendrai demain soir, à mon appartement, à sept heures. Je compte sur vous.

—Devenez-vous folle, mademoiselle. Je n'irai certainement pas inutile de m'attendre.

—Je ne vous attendrai pas, mais si vous n'êtes pas chez moi à sept heures, je téléphonerai à vos vieilles clientes pour leur avouer votre mensonge et pour leur dire que vous n'êtes pas marié!

—Comment le savez-vous?

—Qu'importe! Je le sais et je vous ai en mon pouvoir.

Elle lui décocha un sourire à la Mona Lisa et, une fois dans le couloir, elle lui dit:

—Aurevoir, à demain, mon chéri!

C'était ni plus ni moins que du chantage, mais que pouvait-il faire?

FIDELE AU RENDEZ-VOUS

Il fut donc à l'appartement de Jeanne à 7 h.

—Il faut que vous m'appelliez Jeanie ou Janie, mon cher, lui dit-elle en épinglant les fleurs de corsage qu'elle avait achetées.

—Merci beaucoup pour les fleurs, Bill. Vous n'auriez pas dû faire cette dépense.

—Entendu, je vais m'efforcer de vous appeler Jeanne toute la soirée.

—Pardon, Jeanie. Mark va soupçonner quelque chose si vous ne vous montrez pas assez familier. Et n'oubliez pas qu'il vous faudra m'embrasser si l'occasion se présente. Ca ne fera pas du tout si vous avez l'air d'avoir sucé un citron!

—Ne craignez rien. L'occasion ne se présentera pas.

—Si elle se présente, j'espère que vous m'embrasserez comme un bon docteur et un vrai gentilhomme.

—Je ne vous embrasserez pas.

—Oh! oui, vous serez bien forcé.

Le dialogue se poursuivit ainsi jusque dans le taxi qui les conduisait au restaurant Boréal.

Jeanne ne put s'empêcher de constater que le Dr Perry était plus distingué et plus joli garçon que Mark. S'il n'avait pas un si sale caractère.

La rencontre eut lieu sans trop d'accrocs et tout le monde se mit à table.

—Mlle Stevenson, dit le Dr Perry, vous êtes tout ce dont j'ai entendu dire de vous.

C'était un compliment mi-figue mi-raisin.

—Comme c'est gentil à vous de me dire cela. Mais appelez-moi Val. Tout le monde m'appelle ainsi. De plus, il me semble que je vous connais depuis plusieurs années.

Puis, se tournant vers Jeanne, elle lui dit:

—Vous ne vous offusquerez pas si je vous appelle Jeanie. Votre robe est très jolie. Cela vous fait voir, comment dirais-je ... un peu plus féminine.

—Merci, se contenta de répondre Jeanne. Bill m'a toujours dit aussi que je devais me défaire de cet air de femme d'affaires.

—Oui, intervint Bill. Une carrière enlève pas mal de son charme à une femme. Mais je vois que vous continuez la votre, Val?

—Venez-vous danser, mon chéri? demanda Jeanne pour interrompre cette conversation à couteaux tirés.

Il accepta, mais elle ne devinait pas que deux vieilles clientes se trouvaient au restaurant et regardaient la jeune femme.

Une fois la danse terminée, elles s'approchèrent en disant qu'elles avaient hâte de connaître la charmante Mme Perry. Elles en avaient si longtemps entendu parler...

—Votre femme? s'écria Mark, mais je croyais que vous étiez tout simplement fiancés?

—Oh! docteur, dit une des vieilles dames, avons nous commis une gaffe?

—Pas du tout. Mme Vincent, répondit le docteur pour se montrer à la hauteur de la circonstance. Voyez-vous? Mlle Stevenson et M. Turner nous croyaient tout simplement fiancés. Nous ne faisons que le prétendre.

C'était plus que n'en avait voulu Jeanne. Une fois les dames parties, elle tâcha d'expliquer l'imbroglio à Mark, mais Bill ne lui en donna pas la chance.

—C'est inutile, ma chérie. Le secret est maintenant connu Mark parut absourdi et quelque peu ennuyé.

—Ah! je comprends maintenant, dit-il, pourquoi vous avez dû passer trois jours à Philadelphie. Vous m'aviez dit que c'était au sujet du contrat de publicité Swanson. Et cette semaine à Boston? Vous ne m'en aviez donné aucune explication dans le temps.

—Mais, je vous ai adressé des télégrammes tous les jours.

—Et c'est moi qui lui ai aidé à les rédiger, interrompit Bill. Nous étions en voyage de noces, n'est-ce pas, ma chérie?

—Et dire que c'est moi qui ai payé les frais de déplacement, s'écria Mark en se mordant les pouces.

—Ce dont nous vous serons éternellement reconnaissants, continua Bill de plus en plus cruel.

Il savait que Jeanne était sur les épines.

—Mais, voulut interrompre Jeanne. Mais... mais... mais..

Mais... Elle en fut pour sa peine, car Bill ne lui laissa jamais le temps de finir ses phrases. Il en fut ainsi même dans le taxi qui les ramenait à la maison.

LA VENGEANCE D'UNE FEMME

—Je vais vous apprendre à ne pas faire chanter les gens. J'ai toujours voulu une femme et maintenant, grâce à vous j'en ai une... sans les ennuis d'être mari, ni les responsabilités. Cela me convient entièrement et vous n'y pouvez rien faire maintenant.

—Oh! oui. Je vais demander une séparation.

—Mais, ma pauvre demoiselle. Pas de séparation ni divorce sans mariage. Or, nous ne sommes pas légalement mariés. Or, je ne vais pas vous épouser.

Il la salua chapeau bas à la porte de son appartement et gagna sa demeure. Et voilà.

Mais, il changea d'humeur en lisant le journal du matin qui annonçait son mariage. Ce qui lui donnait un caractère légal, du moins assez légalement connu pour que Jeanne pût en profiter pour acheter des robes, des chapeaux, des gants, même un manteau de fourrure dont elle fit envoyer le compte au Dr Perry.

Il trouva que la farce avait assez duré et il ne lui envoya pas dire. Elle lui fit sentir que s'il voulait la faire passer pour sa femme, elle agissait comme telle. A son tour, il rétorqua que s'il était mari pour elle, le mari avait tout de même des droits également.

—L'autre soir, vous m'avez dit que je pourrais bien être obligé de vous embrasser. C'est exactement ce que je vais faire.

—Non, Bill, je vous en prie, dit-elle sans trop de conviction. Je vais tout renvoyer ce que j'ai acheté au magasin...

—Que voulez-vous. C'est un peu votre faute tout ce qui m'arrive. Voilà maintenant que je vous trouve fort jolie et que je désire vous presser dans mes bras.

Jeanne voulut l'éviter et courut à travers la maison, renversant les chaises, les abat-jour, faisant claquer les portes, courant se cacher derrière le piano. Il n'y a pas de doute que Bill l'aurait rattrapée si la clochette de la porte n'avait pas sonné en ce moment et Mark et Val firent leur apparition.

Jeanne expliqua le désordre de la pièce en prétextant qu'ils jouaient à cache-cache.

Mark et Val étaient trop péoccupés de leur propre bonheur pour avoir le temps de regarder les meubles brisés, car ils venaient de se marier et n'avaient pas voulu partir en voyage sans venir saluer leurs amis.

Jeanne sentit un soulagement à la pensée que Mark était marié. Cela voudrait dire qu'elle pourrait enfin laisser de côté Bill et se reposer pendant quelque temps à son tour.

QUAND LA JALOUSIE S'EN MELE

Or, elle ne put mettre son projet à exécution.

C'est que M. Gibbons, le bailleur de fonds de la publicité pour la cigarette Eagle, interrompit le voyage de noces de Val et de Mark dès le deuxième jour en demandant à Mark par télégramme de prendre l'avion immédiatement pour Chicago.

M. Gibbons n'était pas très satisfait de la façon dont Mark faisait sa publicité depuis que Mlle Wells avait quitté le bureau. Or, comme on le voit, Mark n'avait pas les moyens de désobeir à M. Gibbons. Il tenta d'expliquer le cas à Val du mieux qu'il put et télégraphia à Jeanne de venir le rejoindre à Chicago pour demander conseil et s'épargner une déconfiture.

Or, Mark ignorait que Val était une de ces femmes jalouses qui ne raisonnent pas et ne comprennent rien. Il fut donc surpris de voir que Val n'était pas venue le rejoindre à Chicago par le train comme il le lui avait demandé.

De retour à New York, Mark apprit que sa femme, ayant appris que Jeanne était allée à Chicago avec son mari, était partie pour Reno afin d'obtenir un divorce.

BON CONSEIL DE LA FEMME DE CHAMBRE

Ce qui compliqua la situation du Dr Perry et de Jeanne, c'est que, dans sa jalousie, Val nommait la jeune fille comme correspondante dans sa demande de divorce.

Il ne restait qu'une chose à faire: hâter le mariage de Jeanne et de Bill afin que Jeanne puisse demander le divorce et sauver Bill du scandale.

Mark partit pour Reno dans l'intention de donner une bonne volée à sa femme jalouse.

Or, la manière forte réussi et Val se mit à aimer Mark plus qu'au premier jour. Si bien que Jeanne reçut le télégramme le matin même où elle se préparait à se marier.

Elle essayait sa robe de mariée avec sa bonne Willie quand elle reçut le télégramme suivant:

"Val et moi sommes reconciliés et faisons notre lune de miel à Reno. Inutile de passer par ce mariage de convention avec Bill.

Jeanne était prête à renoncer à son bonheur.

—Vous direz à M. Perry que je ne suis pas là quand il viendra.

Mais la femme de chambre sauva la situation:

—Ecoutez, Mademoiselle. Je sens que vous aimez le docteur. Suivez donc ce conseil de ma vieille mère: Si tu aimes un homme prends-le. Emploie les bons moyens, sinon les mauvais, mais ne le laisse pas partir."

Jeanne suivit ce conseil et le mariage fut célébré dans une petite église du Connecticut.

Une fois mariée, elle montra le télégramme de Mark à Bill, en disant:

—Bill, je sais que vous allez m'en vouloir pour cela, mais il le faut.

Mais elle ne s'attendait pas à cette réponse:

—Je le savais, répondit Bill avec un sourire coquin. J'ai moi-même téléphoné à Mark hier soir.

—Alors, vous saviez que vous n'étiez pas tenu de me marier?

—Oui.

—Alors, mon voyage à Reno?

—Pourquoi faire de la peine au bon ministre du culte qui nous a unis pour la vie?

Et, de consentement mutuel enfin ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et Bill embrassa sa femme, sa vraie femme, non pas seulement une fois mais deux et même trois fois.

FIN

PERSONNAGES

Val Stevenson	Rosemary Lane
Jeanne Wells	Evelyn Ankers
Dr. Bill Perry	Patric Knowles
Mark Turner	Neil Hamilton
Gibbons	Grant Mitchell
Willie	Louise Beavers

Production: Universal

★ ◆ ★

ETOILE DE BALLET

Marjorie Reynolds qui joue aux côtés de Bing Crosby dans Dixie a été pendant trois ans première danseuse à Hollywood.

LES VOYAGES SONT CONTRE LE BON USAGE

En vue de l'invasion prochaine en Europe, l'Amérique n'a pas trop de toutes ses locomotives et de ses voies de transport pour expédier aux ports de mer des troupes, des munitions, des provisions.

Betty Field, comme bien d'autres, n'ont pas prévu ce problème. Aussi, éprouve-elle bien des difficultés pour faire le trajet entre Hollywood et le Connecticut où elle et son mari Elmer Rice ont acheté une ferme tout récemment.

Une fois son rôle rempli dans "Great Without Glory" avec Joel McCrea pour la compagnie Paramount, elle se proposait d'aller, rejoindre son mari dans le Connecticut pour y passer ses vacances jusqu'à ce que ses directeurs la rappellent pour tourner un autre film.

—Mais, dit-elle, si les difficulés de transport par avion ou par train continuent, je dirai à mon directeur de tourner mon prochain film dans un décor de Nouvelle-Angleterre. Nous pourrons loger toute la troupe sur notre ferme.

En voyageant, visitez

LES CINÉMAS

où l'on projectent les

MEILLEURS FILMS

BEY'S CINEMA THETFORD MINES	**THEATRE CARTIER** MONTREAL	**THEATRE REGENT** POINTE GATINEAU
THEATRE RIALTO QUEBEC	**THEATRE ARCADE** BROWNSBURG	**THEATRE CAPITOL** CHICOUTIMI
THEATRE GEORGES ST-GEORGES de BEAUCE	**THEATRE EMPIRE** JONQUIERES	**THEATRE ROYAL** LOUISEVILLE
THEATRE CARTIER GRANBY	**THEATRE CAPITOL** JOLIETTE	**CINEMA DE LEVIS** LEVIS
THEATRE CARTIER RIMOUSKI	**THEATRE COLONIAL** PLESSISVILLE	**THEATRE EDEN** SOREL
THEATRE NATIONAL GRAND'MERE	**THEATRE VICTORIA** VICTORIAVILLE	**CINEMA ST-EUSTACHE** ST-EUSTACHE

Raison et utilité des Permis pour Spiritueux

L'émission de permis autorisant les consommateurs à acheter des spiritueux est une innovation récente de la Commission des Liqueurs de Québec, bien que cette forme de contrôle ait toujours été l'un des éléments principaux du système adopté par les gouvernements des autres provinces du pays. Toutefois, la province de Québec n'a recouru à ce moyen que parce que les circonstances le lui imposaient.

Cette mesure est nécessaire parce que le public désire acheter plus de spiritueux que nous n'en avons en magasin et que nous ne pouvons nous en procurer.

Diverses méthodes s'offrent aux entreprises ordinaires lorsqu'elles se trouvent en présence d'une situation comme celle-là. La formule ordinaire consiste à augmenter les prix afin que la demande s'ajuste à l'offre. Cependant, comme le déséquilibre entre l'offre et la demande provient de conditions anormales résultant de la guerre et dont personne ne saurait prévoir la durée, l'adoption de cette méthode entraînerait des difficultés sérieuses. Aussi serait-elle, et avec raison, condamnée par l'opinion publique aussi bien que par la loi.

Ces remarques s'appliquent à presque toutes les denrées de consommation et, dans le cas de produits essentiels, tels que les aliments, le rationnement s'impose afin qu'il y ait une juste répartition des approvisionnements disponibles. En l'occurrence, il importe de limiter la quantité qu'un particulier peut acheter au cours d'une période donnée. Tout le monde connait ce système.

Après une étude approfondie de la situation résultant de la guerre et de ses répercussions sur ses stocks et ses sources d'approvisionnements, la Commission des Liqueurs de Québec, soucieuse de servir le public de la façon la plus équitable, a autorisé l'émission de permis.

Sous certains rapports, ces permis ressemblent aux coupons de rationnement pour les aliments et dont l'usage est généralisé. Il y a toutefois, entre les deux, des différences qu'il importe de souligner et de ne pas oublier.

Premièrement, les vivres rationnés sont essentiels à la santé et au bien-être de la nation. Quoi qu'on puisse dire des boissons alcooliques, on ne saurait les comparer avec les aliments.

Deuxièmement, le rationnement des denrées s'applique à tous les citoyens qui ont droit à une carte de rationnement, et les quantités allouées ont été établies en conséquence. Tel n'est pas le cas pour les permis de spiritueux.

En adoptant ce système, la Commission des Liqueurs de Québec estime que ces permis ne seront réclamés et qu'ils ne seront émis qu'aux personnes de bonne foi consommant des produits distillés et que celles qui ne sont pas comprises dans cette catégorie ne solliciteront pas de permis et ne se prêteront pas à l'émission illégale de permis.

La quantité de spiritueux que les détenteurs de permis peuvent se procurer est basée sur le nombre approximatif des personnes qui sont autorisées à se procurer de la boisson, d'après les statistiques de la Commission des Liqueurs.

Par conséquent, ceux qui obtiennent des permis non seulement pour eux-mêmes, mais pour les membres de leurs familles qui n'avaient pas l'habitude de faire usage de spiritueux, déjouent les projets de la Commission des Liqueurs et ils ne font que rapprocher le temps où il faudra réduire davantage la quantité allouée.

On doit toujours se rappeler que la condition essentielle à l'émission de permis, c'est qu'ils ne sont pas transférables. Le système des permis fonctionnera d'une façon satisfaisante pourvu que cette condition soit strictement remplie.

En outre, le fait qu'un permis donne droit au détenteur d'acheter telle quantité déterminée, ne signifie pas nécessairement qu'il doit acheter cette quantité. Cela représente le maximum que chaque détenteur peut se procurer et chacun doit s'efforcer d'acheter et de consommer moins que sa quote-part.

L'une des raisons principales de l'émission de permis, c'est de s'assurer que durant ces jours difficiles et ceux qui suivront, la Commission des Liqueurs ne soit pas désorganisée. Cela exigera certains sacrifices et de la discipline, mais si l'on envisage la situation avec calme, on se rendra compte que, dans les circonstances, on nous demande peu. Tout citoyen doit faire preuve de bonne volonté et s'adapter promptement à la situation.

Publiée par

COMMISSION DES LIQUEURS DE QUEBEC